

Sommaire

	Pages
<i>Père Augros</i>	
<i>Un témoin de l'aventure spirituelle du XX^e siècle</i>	2
Ta tente est prop petite	3
Merci Père Augros	5
Cet essentiel qui le préoccupait	7
Deux lettres du Père Augros	12
<i>Les jeunes et nous, croyants</i>	19
<i>En Monde rural :</i>	22
Agriculture et paysans	23
Regards sur le Maine-et-Loire	30
Ouvriers agricoles :	
• Conducteur de tracteur	34
• En pays d'élevage	37
• Parmi les émigrés	39
Que mon gosse nous ressemble	43
Affrontements, cheminements	45
Que sont mes amis devenus ?	53
<i>Invitation à la lecture</i>	63
<i>Informations et nouvelles</i>	66
Un nouveau Prêlat	68
Pâques à l'Aube	71
Rencontre Nationale des Prêtres Ouvriers	74

*Un témoin
de l'aventure
spirituelle
du XX^{ème} siècle*

Le
Père
Augros

" Père Augros, ta tente est trop petite..."

Le jeudi 15 avril, dans un climat de Résurrection, le père Augros qui restait depuis 1952 comme le « patriarche » de la Mission de France, est entré dans la Lumière du Maître et la Moisson. Il avait 83 ans, Espiègles et émerveillés nous lui chantions, à Lisieux, en ces années de jaillissement créateur qui accompagnèrent la Libération :

*« Père Augros, ta tente est trop petite,
Père Augros, il te faut l'agrandir...
Car il faut que ta tente soit assez grande
Pour abriter tous les peuples du monde... »*

Sa haute stature, cette habitude qu'il avait de regarder droit devant lui pour nous apprendre à scruter l'avenir, son pas de premier de cordée, tout cela nous incitait à le comparer au patriarche Abraham, entraînant les siens au-delà des frontières natales. C'est bien, en effet, aux frontières de l'Eglise qu'il n'a cessé de nous accompagner.

Il n'acceptait pas que nous le considérions comme le « fondateur » de cette Mission de France qui fut, en effet, l'œuvre du cardinal Suhard. Mais il n'est que juste de rappeler qu'il fut un peu plus que le bras droit du grand archevêque de Paris. Incomparable éveilleur de vocations, il sut, avec l'équipe des Pères, donner forme à ce qui n'était encore qu'une intuition généreuse. Qui de nous oubliera jamais ce fameux « cours des Sources » qui nous faisait redécouvrir avec des yeux et un cœur neufs aussi bien la Parole de Dieu dans les Ecritures que la vie des paysans de la Creuse ou des ouvriers de chez Berliet, tout étant éclairé par les audaces mystiques de cette jeune carmélite dont les sœurs habitaient encore à deux pas du séminaire : Sainte Thérèse de Lisieux ?

La façon, apparemment si naturelle, qu'avait le père Augros, de débrouiller l'écheveau des questions neuves qui se posaient alors à l'Eglise, son art de faire appel aux pionniers de tous ordres, vont attirer au séminaire de la Mission tous ceux et toutes celles qui désiraient faire se rencontrer le monde moderne et l'Évangile de Jésus-Christ. Qui

n'a pris le chemin de Lisieux en ces années cruciales ? Les pères Chenu, Congar, Feret ; l'abbé Boulard, le père Michonneau et le Père Voillaume, Madeleine Delbrel et Mimi Josset ; le père Roguet et le père Epagneul ; les fondateurs de la Mission de Paris : Godin, Depierre, Hollande... pour ne citer que quelques personnes parmi tant d'autres. Dans ce creuset où s'élaboraient les grands itinéraires que nous avons suivis, il fallait un catalyseur, et ce fut, pour une grande part, le père Augros.

Il raconte, lui-même, dans le livre de ses souvenirs (1), comment il eut un jour clairement l'intuition que, disciple du Crucifié, il serait un jour écarté de l'œuvre qui était devenue la chair de sa chair. Et ce jour arriva, après la mort du cardinal Suhard, et après dix ans de labeur, le jour de la Passion 1952. Depuis lors, acceptant discrètement les tâches les plus humbles, il vécut longtemps, un peu comme un symbole, en plein monde d'Islam, avant de se retirer pour servir encore dans une maison de retraite.

Mais la semence jetée dans le sillon commencé à Lisieux n'a cessé de mûrir, bien au-delà de la Mission de France. Beaucoup de ceux qui ont fait le Concile doivent au Père Augros plus qu'ils ne pensent : les évêques qui « servaient » la messe qu'il célébra au Carmel de Lisieux, lors de ses 80 ans, en sont les témoins.

Tous les séminaires en France et hors de France, sont finalement entrés, peu ou prou, dans l'esprit de liberté et de responsabilité qu'il avait eu le courage de promouvoir. Et il ne serait pas difficile de découvrir dans les grands événements de rénovation des Eglises du tiers monde, dans les actes de Medellín, de Puebla, et de bien d'autres rencontres, les échos de ce qui commença, un jour d'octobre 1942, dans la Maison St Jean de Lisieux...

Les grands mouvements de résurrection que nous découvrons dans l'Histoire de l'Eglise sont nés de la conjonction de trois courants essentiels : un courant prophétique, mis en œuvre par des éducateurs et vécu par des saints. Si le cardinal Suhard, on le comprendra de plus en plus, fut le prophète de la Mission aujourd'hui, le père Augros en fut peut-être le plus grand éducateur. Ce qui ne l'empêcha pas de participer à sa manière, à la sainteté de ceux qui, comme lui, et selon la belle parole d'Annie Jaubert, ont été « cloués à la Mission ».

Jean Vinatier.

(1) « De l'Eglise d'hier à l'Eglise de demain. L'aventure de la Mission de France », de Louis Augros, Cerf. 1980, 212 p.

Merci, Père Augros

Il aimait Abraham. Il s'y référait souvent dans ses réflexions avec ses collaborateurs, dans ses entretiens spirituels et les réollections ou retraites qu'il prêchait. Comme lui, il partit à l'appel de Dieu.

Il partit de sa ferme natale du Charolais, de son milieu traditionnellement chrétien pour le service de la mission de l'Eglise. Conscient de l'importance de la formation des prêtres, il demanda à la Compagnie de Saint-Sulpice de l'accueillir. Il aima cette tâche et s'y donna avec passion dans les Séminaires d'Orléans, Issy et Autun.

Il partit avec le Cardinal Suhard dans l'aventure du nouveau séminaire qui allait se fonder à Lisieux. Un Séminaire national pour former des prêtres capables d'évangéliser des secteurs particulièrement déchristianisés de la France. Le Père Boisard, Supérieur de Saint-Sulpice, qui demanda à Louis Augros d'accepter cette charge, ne se doutait sans doute pas des soucis qu'allait lui donner cette nouvelle fondation. On était en septembre 1941, en pleine guerre. C'étaient des semailles, au creux de l'hiver.

Il partit avec tous ces jeunes qui, pendant dix ans, allaient transformer l'Ermitage de Lisieux en ruche particulièrement bourdonnante. Dans sa petite cellule, sous la lampe de bureau qui l'éclairait, il fatigua ses yeux à scruter la Bible, à préparer ses « lectures spirituelles » ou les éditoriaux de la « Lettre aux Communautés », à répondre à un courrier de plus en plus envahissant. Accueillant à chacun, cordial et direct, il marqua profondément ces premières générations de la Mission de France qui ont gardé pour leur Père estime et vénération.

Il partit avec eux, sur les routes de France, à la rencontre de ces « mondes » d'incroyance qui allaient décaper la foi des plus braves. Il insista sans relâche sur les exigences de la vie d'équipe, non seulement pour pouvoir « tenir » dans ces milieux qui ne les portaient pas, mais pour vérifier la qualité de leur vie évangélique et pour confronter leurs expériences pastorales. Dans un clergé que l'on disait individualiste, cette particularité des prêtres de la Mission de France faisait choc.

Il partit avec les « ruraux » de la forêt d'Othe ou de la Souterraine, avec les « ouvriers » de Gennevilliers, de Vénissieux ou de Saint-Louis de Marseille, avec les « marins » de Dunkerque ou de Marseille. Partout, l'épaisseur de la déchristianisation opposait sa résistance à tous les efforts faits pour renouveler la pastorale. Mais de partout jaillissaient aussi de petites communautés porteuses d'espérance. C'était un printemps, plein de risques et de promesses.

Il partit, le Père Augros, comme Abraham, au moment de la grande épreuve. Assumant des fonctions qui débordaient son rôle de Supérieur de Séminaire, puisqu'il n'y avait pas encore de Vicaire général, il devint la cible de tous les mécontentements suscités par ces nouvelles expériences missionnaires qui, certes, n'étaient pas exemptes d'excès ou d'erreurs.

J'entends encore le Cardinal Liénart lui signifier, avec sa douce fermeté, qu'il devait quitter le Séminaire pour le bien de la Mission. Lorsque le cardinal communiqua la décision aux séminaristes, ce fut la consternation. Il fut proposé de passer à la chapelle. Un lourd silence, accablé de douleur et chargé de révolte. Puis une voix s'éleva, reprise par tous, et les mots du cantique né dans cette maison prirent soudain un sens nouveau.

*« Le Seigneur nous mènera
par les chemins qu'il lui plaira,
nous ne saurons que le louer,
nous ne saurons que l'adorer ».*

L'obéissance crucifiante du Père Augros nous invitait à le rejoindre sur les chemins de l'abandon, comme notre voisine, Thérèse Martin. L'essentiel était que la Mission se poursuive.

Il partit à nouveau. A Givors d'abord, où il fut curé, lui qui n'avait jamais été en paroisse. Puis au-delà de la mer, en Algérie, à l'heure de la déstabilisation de la présence française, ce qui lui valut de nouveaux démêlés. Enfin, en Tunisie, à Kairouan, la ville sainte, puis à Tunis. En plein monde musulman, avec une poignée de chrétiens, il vécut là une dimension radicale de la Mission de l'Eglise, celle de la pauvreté, de la nudité, avec la seule force de la transparence d'un amour fraternel.

Il partit à l'heure de la retraite pour vivre dans l'effacement, vieillard au milieu des vieillards, dans un hospice du Roannais, en 1978. Malgré sa proximité avec eux et son

amitié sans réserve pour tous, il m'avouait l'an dernier combien il était difficile d'annoncer Jésus-Christ dans le milieu hospitalier.

Avant de terminer sa vie au milieu des vieux prêtres, il eut la joie de fêter ses 80 ans à Lisieux, entouré d'amis, heureux de constater, à travers les témoignages reçus et malgré d'inévitables et regrettables faux-pas, le travail de l'Esprit pour la Mission de l'Eglise.

Merci, Père Augros,

Et au revoir.

Raymond Girard, P.S.S.

Supérieur du Grand Séminaire de Marseille

Cet "essentiel" qui le préoccupait

Cher amis,

Il y a dans nos vies des moments d'intense émotion qui, en un éclair rendent présents à l'esprit et au cœur tant d'évènements, tant de choses vécues, qu'il est bien difficile, voire impossible d'en dire quoi que ce soit ! Ainsi en est-il pour moi de ces jours, de cet instant. Une véritable panique s'est emparée de moi, à la perspective de prendre la parole aujourd'hui.

Oui, quoi dire alors que toute parole, par son caractère partiel, ne peut que trahir ce que j'éprouve, ce que nous éprouvons, ce qui a envahi nos esprits et nos cœurs ?

La mort du père Augros ne fait pas seulement ressurgir à nos yeux ce qu'a été sa vie à lui. C'est toute l'histoire de la Mission de France qui nous est présente, l'histoire personnelle de chacun et notre histoire collective ; mais aussi celle de beaucoup d'autres compagnons de route dans la même aventure de « mission ». C'est toute une période de la vie de l'Eglise dans notre pays. Je revois tant de visages, ceux du Cardinal Suhard

et du Cardinal Liénart, ceux des premières équipes des pères du séminaire de Lisieux - représentées ici par le père Callixte Emeriau - ceux de tant de frères...

Le père Augros n'aurait pas aimé que l'on parle de lui en ce jour. Il a écrit, ces dernières années, un livre où il s'est dit et auquel je vous renvoie. Simplement, au risque de le trahir, ou d'omettre cet « essentiel » qui le préoccupait dans ses derniers jours - comment le dirais-je, moi, si lui-même n'y parvenait pas ! - je voudrais parler de lui à travers ce qui a été la passion de sa vie de prêtre : la « mission ». Je voudrais évoquer ce que, comme collaborateur et confident du Cardinal Suhard, il nous a fait découvrir des exigences de la « mission ».

• L' « obéissance au réel »... D'une famille de paysans, il avait bien les pieds sur terre, le père Augros ! Le « réel » pour lui, c'était le monde tel qu'il est et la situation de l'Eglise dans ce monde. Ce fut d'abord la découverte de la « déchristianisation », de la coupure de l'Eglise d'avec le monde. Avec l'arrivée des premières équipes dans les secteurs où elles étaient envoyées, ce fut bien vite la perception d'un phénomène plus profond : un immense bouillonnement, où se réalisait un changement de civilisation provoquant les hommes à inventer un nouvel humanisme.

Il ne peut y avoir de « mission », d'annonce de l'Evangile, sans écoute des hommes, sans attention à ce qu'ils vivent, sans communion à leurs aspirations, à leurs questions, à leurs espoirs, à leurs combats. C'est là, pour lui comme pour nous, que s'enracine l'exigence du « partage de vie », sous toutes les formes qu'il peut prendre.

Le « réel » pour lui c'était aussi le sens de l'histoire : on ne peut comprendre l'aujourd'hui du monde des hommes et de l'Eglise, et y communier en profondeur, en ignorant ce qu'ont été les chemins par lesquels il s'est préparé.

L' « obéissance au réel », c'est difficile à vivre car le réel n'est pas figé. Il est en constante mutation. Nous sommes tous guettés par une maladie : la fossilisation mentale. Elle consiste à en rester à la photographie faite du monde ou de l'Eglise, à un moment précis de notre vie : au temps des années de séminaire ou du ministère vécu à tel endroit. Maladie mortelle pour l'annonce de l'Evangile, que cette fossilisation, car elle provoque la cécité ; elle empêche de voir le « réel » d'aujourd'hui. L' « ailleurs » où l'annonce de l'Evangile nous provoque à aller n'est pas toujours situé à l'autre bout du monde. Il est aussi dans notre propre pays. Il est aussi au cœur des milieux humains dont nous partageons la vie.

• Autre exigence de la « mission » : la liberté. Liberté pour inventer les chemins nouveaux de la rencontre, du témoignage et du partage de la foi. Liberté pour ré-inventer le langage de la Foi. Liberté nécessaire pour ouvrir aux hommes et aux femmes de notre temps l'accès à Jésus-Christ et les portes de l'Eglise.

Il fallait qu'elle s'impose à lui avec beaucoup de force la conviction que la liberté est une exigence de la mission, pour que cet homme au tempérament impérieux, autoritaire même, devienne le supérieur de séminaire respectueux des libertés que nous avons connues. Il a osé - et à l'époque ce n'était pas rien ! - faire d'un séminaire un lieu de liberté où s'apprenait l'usage de la liberté.

Pas n'importe quelle liberté ! Liberté éclairée par le sens des responsabilités et de la mission. On n'allait pas demander au père Augros une « permission ». Ce n'est pas comme cela que se posait la question. On allait lui dire ce qu'on avait envie de faire, en causer avec lui. « Ah ! Et pourquoi voulez-vous faire cela ? » Tout en continuant à écrire une lettre, il écoutait. Puis il demandait : « Vous avez bien réfléchi ? Vous y avez réfléchi devant Dieu ? »

Liberté éclairée, mais aussi liberté dépendante : « En avez-vous parlé à votre équipe ? » Liberté librement soumise à l'avis des autres accepté comme chemin, comme condition de fidélité. C'est là que s'enracinait pour lui, comme pour nous encore aujourd'hui, l'exigence d'une vraie vie d'équipe comme exigence de la « mission ». Liberté enfin capable de prendre des risques : risquer son confort et sa sécurité, risquer la contradiction... et même risquer de se tromper, à condition, lorsqu'on s'en aperçoit, d'avoir l'humilité de le reconnaître.

• Plus encore, du père Augros nous avons appris le sens de l'Eglise comme exigence de la « mission ».

Le sens de la communion ecclésiale d'abord. Le Père Augros avait une très vive conscience que la Mission de France faisait partie d'un courant ecclésial qui la débordait largement, et dont elle n'était pas le seul pôle de rassemblement. Beaucoup d'autres initiatives missionnaires ont vu le jour à la même époque. Il avait fait de Lisieux un lieu de rencontre, d'échanges et de concertation.

Le sens du ministère presbytéral. Ce n'est pas pour rien qu'il avait orienté sa vie au service de la formation des prêtres et qu'il faisait partie de la Compagnie de Saint-Sulpice ! Mais il avait perçu que l'annonce de l'Evangile au monde de notre temps appe-

lait une redécouverte du ministère presbytéral. Non pas dans son fond qui est à recevoir de la tradition ecclésiale, mais dans ses formes d'exercice : ses formes d'insertion dans le monde, ses formes de rapport aux hommes, ses formes de rapport aux incroyants, ses formes de rapport aux baptisés, eux aussi responsables de l'Eglise. Ministère presbytéral à redécouvrir encore dans sa dimension collégiale. Comme le Cardinal Suhard, le père Augros avait un sens aigu de la complémentarité des diverses formes du ministère. Il avait été un des artisans d'un document où responsables de la Mission de France, de la Mission de Paris, de l'Action catholique ouvrière, de ce qu'on appelait alors les « paroisses missionnaires », affirmaient ensemble cette complémentarité des ministères. Le jour où, à Lisieux, un prêtre ouvrier a annoncé que les P.O. avaient décidé d'un commun accord de rompre le dialogue avec l'Action catholique ouvrière et avec les paroisses, je l'ai entendu rugir, comme atteint lui-même d'une blessure faite au ministère des P.O., au ministère presbytéral tout entier et à l'Eglise. « C'est la fin des prêtres ouvrier », a-t-il dit. Ce « rugissement » m'a marqué pour toujours.

Le sens du lien à l'épiscopat. Pour le père Augros, la « mission », l'annonce de l'Evangile était la première responsabilité des évêques. C'est en dépendance de l'épiscopat qu'elle devait être vécue. Elle ne devait pas être laissée comme tâche aux seuls religieux, mais assumée par les prêtres séculiers. Il s'est battu pour que la Mission de France ne soit pas un ordre religieux, mais un organisme de prêtres séculiers en dépendance de l'épiscopat. Cela lui a coûté cher, au père Augros, et à nous aussi. « La volonté de Dieu, ce sera pour moi faire ce que la hiérarchie décidera »... Contesté, désavoué, éloigné de toute responsabilité dans la formation des prêtres et dans la Mission de France, ce lien à l'épiscopat, voulu comme exigence de la mission, a été la croix de sa vie. Les épreuves, la souffrance ne l'ont jamais conduit à se déjuger. Je suis heureux que, de son vivant, le jour où se sont fêtés au Carmel de Lisieux ses 80 ans, l'Eglise de France en la personne du prélat de la Mission, président de la Conférence épiscopale, lui ait publiquement rendu justice.

Le sens de l'Eglise, enfin, dans son ensemble. Rien sans l'Eglise, car c'est elle, dans son ensemble, qui est « sacrement du Christ » pour le monde. Le père Augros savait le décalage entre cette conscience que l'Eglise a d'elle-même et ce que les hommes saisissent à travers ce qu'ils voient de l'Eglise. Travailler à changer l'Eglise, en l'appe-

lant à se convertir à l'Evangile était pour lui une des exigences de la « mission ». Pour permettre aux hommes et aux femmes de notre temps, aux peuples divers qui forment l'humanité, d'accéder à Jésus-Christ, l'Eglise n'a pas terminé son « aggiornamento » ! Au centre de tout cela, pour le père Augros, il y avait l'Esprit et le Christ. L'Esprit-Saint au travail dans le monde et dans l'Eglise pour lui permettre de répondre aux besoins et aux questions des hommes. Ce n'est pas sans signification que la fête de la Mission de France ait été célébrée depuis le début le jour de la Pentecôte ! Il paraît qu'on ne prie pas l'Esprit-Saint, mais qu'on en vit ! A Lisieux se sont inventés des chants pour prier l'Esprit-Saint !

André Laforge m'a rapporté, avant-hier soir, une des dernières paroles du père Augros avant sa mort. Parole difficilement articulée : « Annoncer Jésus-Christ » a compris André. « S'adosser à Jésus-Christ » a compris Guy Pasquier, qui était là aussi. Peu importe, car sous les deux formes, c'est vraiment du père Augros. Pour lui, Jésus-Christ était bien la seule « pierre angulaire » en dehors de laquelle rien ne peut se construire de l'Eglise, et travaillant en vain tous les bâtisseurs. « Il n'y a sous le ciel aucun autre nom offert aux hommes qui soit nécessaire à notre salut », lisions-nous hier dans les Actes des Apôtres.

Un des chants de Lisieux disait que l'œuvre serait de longue haleine, l'œuvre de plusieurs générations. La mort du père Augros attire une nouvelle fois notre attention sur les cheveux blanchis de beaucoup d'entre nous. Pour ceux de la première génération de la Mission de France, l'heure est venue de transmettre le flambeau à des jeunes. Y consacrer une part importante de notre temps et de nos forces est devenu une des formes de la fidélité à ce que nous avons reçu, à ce que nous vivons.

Enfin, au moment où les évêques de France s'interrogent sur les « perspectives missionnaires », je souhaite qu'ils reprennent à leur compte les intuitions fondamentales du Cardinal Suhard. En particulier, en ce qui concerne les formes du ministère pour l'avenir. Malgré la « crise des vocations », la diminution du nombre de prêtres, le ministère des prêtres ouvriers, loin d'être un « luxe », est peut-être plus nécessaire que jamais parmi toutes les autres formes de ministère dont a besoin l'Eglise de demain pour être fidèle à sa mission d'annoncer Jésus-Christ.

Homélie de **Jean Rémond**

à la célébration de départ - 17 avril 1982.

Deux lettres du Père Augros

Écrites, la première au moment de son entrevue, à Lille, avec le Cardinal Liénart, la seconde au lendemain de la visite du 28 mars qui annonçait au père Augros son départ, ces deux lettres se passent de commentaires. Elles éclairent une âme sacerdotale au moment le plus « crucial » de sa vie. Elles ne disent peut-être pas assez qu'elle fut la profondeur de l'épreuve. Le 3 mai 1953 - un an après - le Père Augros écrivait, de Givors, au Père Basseville : « **Vous vous êtes heurté à de lourdes difficultés, probablement inattendues. Dites-vous que ces difficultés, je les ai toutes connues et, avant vous, j'en ai pleuré... j'en ai plus d'une fois pleuré** ». Le 25 mai 1978 - 26 ans après - il m'écrivait encore, après avoir lu le livre sur le Cardinal Liénart : « **Je sais bien pourquoi je suis allé à Lille. Je me souviens bien la substance de ce dialogue et à quelle profondeur a pénétré le glaive. Depuis le Temps de la Passion 1952, il y a cette cicatrice quelque part en moi. Bienheureuse cicatrice, car elle m'a fait devenir plus proche de Jésus-Christ** ».

Tout est dit dans ces mots. Le Père Augros a été « cloué » à la Mission, pour la Mission. Nous ne pouvons pas l'oublier.

Jean Vinatier

Première lettre : 25 février 1952

Le Cardinal Liénart a écrit en marge :

« **M. Augros expose ses doutes sur l'opportunité de le maintenir ou de le relever à la tête du Séminaire de la Mission de France** ».

« *Eminence,*

Je me permets de mettre par écrit l'essentiel de la conversation que je désire avoir avec vous afin de ne pas trahir le fond de ma pensée par des expressions improvisées malencontreusement.

1) Si j'en juge d'après des témoignages très sûrs, il y a, de la part de l'Episcopat (tout au moins d'un certain nombre de ses membres) sinon défiance positive par rapport à la Mission de France telle qu'elle existe (je ne suis pas sûr que les sentiments soient exactement de défiance) en tout cas manque de confiance. Et cette attitude a pour cause, sinon totale, du moins principale, ma personne.

Pourquoi ? Je ne suis pas arrivé à le tirer au clair. Mais il me semble que cela tient pour une part à mon manque total de diplomatie - plus importante sans doute - à ce que la Mission de France ne s'est pas orientée dans le sens prévu par beaucoup d'évêques. De telle sorte qu'elle apparaît plus être mon œuvre que celle de l'Episcopat. Et, dans cette orientation, il y a eu un certain nombre de malfaçons, dont, comme il est normal, le Supérieur est rendu responsable.

Peu importe d'ailleurs les causes de cette défiance ou de ce manque de confiance. Le fait est là.

2) Or la Mission de France ne peut pas se faire dans ces conditions de défiance ou de manque de confiance.

a - parce qu'elle n'a raison d'être que la volonté positive de l'Episcopat, qui voit en elle le moyen de réaliser sa mission apostolique au sien du monde païen ;

b - parce que - telle qu'elle nous apparaît après dix ans d'effort - elle est l'œuvre la plus difficile de l'heure. Former des missionnaires pour le monde païen d'aujourd'hui et les envoyer dans la lutte contre le paganisme est chose vraiment très, très difficile. Cela nous apparaît être l'œuvre même du Christ formant ses Apôtres, l'œuvre épiscopale par excellence. Alors peut-on la poursuivre sans la confiance positive de l'Episcopat ?

c - enfin, parce qu'étant donnée la Mission des prêtres qui sont formés à Lisieux, il est nécessaire que l'on puisse développer chez eux un attachement profond à l'Eglise et à la Hiérarchie. Il est impossible de le faire au degré

voulu si nous ne nous sentons pas, et s'ils ne nous sentent pas appuyés par la confiance sans réserve de la Hiérarchie ; non pas confiance qui implique approbation a priori de tous nos faits et gestes (nous avons besoin d'être critiqués et contrôlés) mais approbation relativement au principe et aux grandes lignes de l'œuvre clairement manifestée.

3) En conséquence, si cette confiance est impossible aussi longtemps que je serai à la tête du Séminaire, je n'ai pas le droit d'y rester. Ma seule raison d'être à la place que j'occupe ne peut que de promouvoir le développement de cette institution. Si au contraire j'empêche le développement de cette institution, je n'ai qu'à m'en aller.

Aussi ai-je songé à donner ma démission, conformément au désir de cet évêque qui disait : 'Qui donc convaincra M. Augros de donner sa démission ?'. Si j'hésite à le faire, c'est parce que bien souvent, j'ai songé à le faire par lâcheté devant les difficultés et les contradictions. J'ai donc peur, en faisant ce geste, de fuir l'épreuve.

Aussi me semble-t-il plus normal et plus sûr de remettre la chose entre les mains de la Hiérarchie. Personnellement, je ne désire pas plus partir que rester et rester que partir. Des deux côtés, je sais qu'il y aura à souffrir. Je désire simplement faire la volonté de Dieu. Et la volonté de Dieu ce sera pour moi faire ce que la Hiérarchie décidera. Je m'en remets totalement à sa décision.

4) Peut-être les Evêques responsables s'inquiéteront-ils, devant une telle décision, des répercussions que pourra avoir mon départ. Evidemment un tel geste ne pourra pas ne pas prendre l'aspect d'un coup de barre ou de frein. Mais je crois pouvoir affirmer en toute conscience que si les prêtres de la Mission sont attachés à ma personne, ils sont d'abord attachés à la Mission. Si la Hiérarchie manifeste, par des signes très clairs et très visibles, que la Mission est sa chose, qu'elle la veut positivement et telle qu'elle a besoin d'être, mon départ ne fera pas plus d'effet qu'un départ en voyage.

5) Restera la question de mon successeur. Je crois de mon devoir de dire que sa tâche sera très difficile et très lourde, surtout tant qu'il n'y aura pas un évêque chargé effectivement de porter le poids de l'ensemble de la Mission au nom de la Commission Episcopale. Il ne faudrait pas, sous prétexte qu'il y a eu (et il y aura encore) des malfaçons, que l'on choisisse tout bonnement un homme de règle ou un homme à poigne. Il faut que ce soit un homme comprenant ce dont il s'agit et doté des qualités nécessaires pour le réaliser. Si le Saint Esprit veut la Mission, il a dû créer, quelque part, cet homme.

6) Si, après avoir étudié sérieusement cette question, la Commission Episcopale croit devoir me maintenir à ma place, j'y resterai. Je ne désire pas plus partir que rester. Mais pour remplir ma tâche, j'aurai besoin que soient donnés des signes plus nets de la confiance en la Mission. Actuellement, je n'ai pas en moi tout ce qui serait nécessaire pour inspirer à ces hommes, que nous devons former, la confiance totale en la Hiérarchie dont ils auraient besoin pour être en plein équilibre dans leur sacerdoce. Je sens (et ils sentent) la Hiérarchie tellement réticente que je ne puis (et ils ne peuvent) arriver à la pleine confiance pour tout ce qui regarde l'engagement apostolique. On ne peut faire œuvre d'Eglise en de telles conditions.

Pour ce qui regarde ma vie personnelle, je veux bien marcher dans la nuit, autant que Dieu voudra. Mais cela n'est pas possible pour ce qui regarde la vie de la Mission. En tant que personne morale, elle a besoin de savoir - et avec elle nous avons besoin de savoir - si l'Episcopat l'a vraiment épousée, la fait vraiment sienne.

Je n'ai pas d'autre chose à dire. Je vous demande de prendre en considération ce problème de conscience. Je prie le Seigneur de nous inspirer la solution. Mon sort est totalement remis entre vos mains, tout comme entre les mains de mon Dieu. Faites comme il vous inspirera ».

L. Augros.

Seconde lettre : le 30 mars 1952

C'est le 28 mars que le Cardinal Liénart avait fait aux Pères la célèbre « monition » qui, de la part des évêques de France, leur demandait de reformer plusieurs des comportements de la Mission de France. A l'issue de cette monition, il avait annoncé aux Pères, mais aux Pères seulement, le départ du Père Augros pour la fin de l'année scolaire.

« Eminence,

Après réflexion et retour au calme, je me permets de revenir auprès de vous en solliciteur. Je vais probablement ajouter encore à vos soucis. Mais ma conscience ne serait pas tranquille si je ne vous écrivais cette lettre. Ce faisant je n'engage que moi. Mes confrères savent que je vous écris. Je les ai mis au courant du contenu essentiel de cette lettre. Mais je tiens à dégager toute leur responsabilité relativement à cette initiative qui est toute entière de moi.

D'après plusieurs échos recueillis hier, on parle déjà à Paris de mon départ. Mes confrères ont été interrogés très clairement à ce sujet. Et, dans la communauté, plusieurs séminaristes sont déjà au courant, malgré toutes les précautions prises par mes confrères pour garder le secret.

Il est donc nécessaire que nos séminaristes et nos prêtres soient avertis par nous le plus tôt possible, si du moins nous voulons les aider à recevoir et à dépasser cette épreuve dans la foi.

Et pour ce faire, il me paraît de plus en plus nécessaire que nous ayons en main un document officiel émanant de la Commission Episcopale attestant bien qu'en demandant ce sacrifice on n'entend pas pour autant frapper la Mission. La Mission n'est pas la Mission du P. Augros ni la Mission du Séminaire de Lisieux, mais la Mission de l'Episcopat.

Tout le monde sera d'accord pour penser qu'aux yeux de tous (prêtres sortis de Lisieux et beaucoup d'autres) la Mission apparaissait et était trop la Mission du P. Augros (comme si j'en étais le fondateur) et du Séminaire de Lisieux (comme si ce séminaire en était la source originelle). Nous avons maintes fois

protesté ici contre cette tendance. Mais probablement aurait-il fallu beaucoup de temps pour y mettre fin.

Il apparaît tout à fait normal que l'Episcopat veuille brusquer les choses et rétablir un ordre assigné par le Christ à son Eglise, même si l'opération est douloureuse.

Mais pour que cela apparaisse bien, il faudrait un document manifestant bien clairement quelles intentions animent la Hiérarchie quand elle impose ce sacrifice.

Nous sommes bien résolus à faire tous nos efforts pour que cette épreuve soit accueillie dans la foi, pour qu'elle soit principe de croissance sacerdotale, pour que, loin d'amener une baisse du tonus évangélique et de la confiance en la Hiérarchie, elle soit principe de dépassement. Mais dans cette tâche difficile, nous avons besoin d'être aidés par un geste clair et loyal de l'Episcopat permettant à tous de voir ce dont il s'agit.

D'avance je vous remercie de ce que vous ferez en ce sens pour tous ces prêtres dont je me sens si profondément solidaire et responsable devant le Seigneur.

Permettez-moi d'ajouter autre chose. Vous voulez la séparation nette entre le Séminaire et la Mission. Nous la voulons aussi, soyez-en sûr. Nous en avons parlé plusieurs fois ensemble, cherchant comment réaliser la chose. Ce que nous avons essayé de vous dire vendredi soir a pu vous montrer sommairement que cette séparation n'est possible que s'il y a quelque organe permanent de direction et d'exécution qui puisse prendre en main les problèmes du gouvernement qui sans cesse se posent. Tant que cet organe n'existera pas, tous ces problèmes reflueront vers le Séminaire et la situation que vous voulez modifier se reconstituera quoi qu'on veuille.

C'est dans cet esprit que nous vous avons parlé d'un évêque de la Mission ou tout au moins d'un Vicaire général mandaté par la Commission et agissant en son nom. Le rôle qui est à jouer est précisément le rôle de Vicaire général dans un diocèse.

Il eut même été souhaitable que ce Vicaire général entrât en fonction dès maintenant, en ce moment précis où vous voulez faire prendre un tournant à

la Mission. Il faudrait aider en effet les communautés à cesser de dialoguer avec le Séminaire, pour dialoguer avec les évêques. Pour certaines d'entre elles, dotées de chefs très mûrs, ce dialogue avec l'évêque du lieu existe parfaitement malgré leur rattachement à Lisieux. Pour d'autres, il faudrait pouvoir les aider à faire leur apprentissage.

Mais peut-être est-il prématuré de songer à cette désignation prochaine d'un tel Vicaire général. C'est en tous cas regrettable.

Mon sacrifice est accepté. Il est et demeurera douloureux. Cette fin d'année scolaire, face à cette communauté souffrante ne sera pas une partie de plaisir. Mais tout cela est accepté parce que je pense que, dans cette œuvre de rédemption qu'est la Mission, il était normal qu'un jour ou l'autre soit demandé à celui qui a été le chef, le sacrifice de sa vie ou quelque chose d'analogue et qui n'est pas moins douloureux. Je remercie le Seigneur de m'avoir trouvé digne de le rejoindre ainsi dans son sacrifice de chef. Aussi bien pouvez-vous être sûr qu'il n'y a dans mon cœur aucune révolte, pas même de l'amertume pour qui que ce soit.

Il y a l'immense souffrance d'un père que l'on sépare de ses enfants qui se demandent ce qu'ils vont devenir ; mais aussi la joie de celui qui espère bien que son sacrifice leur obtiendra d'être non seulement fidèles à l'Eglise, mais un enracinement plus profond en cette Eglise et un don plus total à sa Mission.

Daignez agréer, Eminence, l'hommage de mon profond attachement et l'assurance que j'ai vu, en cette circonstance, le Seigneur qui, par vous, me demandait d'accepter cette Croix.

L. Augros

« A partir de 1960, les jeunes refusent de succéder purement et simplement aux anciens. Ils refusent cette société « mécanicienne », technocrate, cette société de consommation. Pour la première fois, on parlera, à tort ou à raison, de la révolte juvénile en terme de classe, classe d'âge, avec les connotations d'une classe sociale. N'était-ce pas ce qui était véhiculé par Mai 68 ? ».

Cette phrase d'Albert Grimaux peut bien servir de « chapeau » aux quelques remarques faites depuis quatre ans à l'atelier « animateurs-jeunes ». Autant dire que nous regardons les jeunes comme existant par eux-mêmes. D'où nos deux questions : comment nous apparaissent-ils ? Quels liens, adultes croyants, avons-nous avec eux ?

A - COMMENT LES JEUNES NOUS APPARAISSENT-ILS ?

1 - Qu'ils soient au **travail** ou qu'ils s'y préparent (les scolaires), ils savent qu'ils ont peu de chances de trouver un jour un boulot qui les intéresse .Le travail n'est plus une valeur en soi, mais le moyen de gagner sa vie. Pour un qui s'y passionne, mille s'y ennuiant, « le travail est ce moment entre deux moments où l'on peut vivre » (1).

2 - Par contre, ils ont beaucoup d'autres **centres d'intérêt**. Citons en vrac : la musique entendue à la puissance 10 par les sonos occupant tous les espaces, le sport, la moto et la voiture, la découverte du monde entier, l'écologie, l'antimilitarisme...

3 - Ils vivent l'instant, le **ponctuel** et redoutent tout ce qui peut les embrigader dans une certaine continuité (mouvements, partis, Eglise,...). Ils sont des « nomades », à la recherche de connaissances et d'expériences toujours nouvelles. Les moyens de communication et la circulation facile des informations décuplent leurs possibilités de découverte. Ils s'évadent physiquement ou en rêve : la science-fiction imagine un monde où l'homme, maître suprême de la matière, s'envole dans un vertige de réalisations. Et les drogues de toutes sortes allongent encore le voyage.

4 - Beaucoup, les jeunes n'acceptent plus de barrière à leur **liberté** : les règles de la société, les morales, les religions, les doctrines politiques arrivent pour eux à leur terme sans avoir démontré leur capacité à faire le bonheur de l'homme. Mieux vaut aujourd'hui faire soi-même ses expériences et trouver **sa vérité**. Il n'y a pas de vérité objective. N'est vrai que ce que je vis pour y trouver mon plaisir ou mon bonheur.

(1) Enquête pour le Forum-Jeunes que nous préparons.

Et comme la relation à l'autre peut être cause de bonheur, on vivra en bande ou en couple sans rien engager de définitif.

5 - Quelques uns, marqués par leur famille ou la rencontre de chrétiens, ont un lien avec **l'Eglise**. « Ils n'ont aucune idée de sa dimension universelle, de son rôle de transmission de la Foi. L'Eglise est plutôt le club des croyants : un club, il n'engage pas beaucoup, il fait connaître du monde, cela fait un peu partie de notre identité » (1). Ils sont prêts à une réflexion en commun où personne n'arrive en disant : je sais ; mais où tout le monde cherche et donne simplement le témoignage de sa propre vie. Ils souhaitent obscurément une Eglise « Instituyente » ; dans un premier temps, je n'ai rien à faire avec ceux de l'institution (1).

6 - Mais pour beaucoup, l'Eglise ce sont des murs de pierre que l'on franchit dans les grands moments de la vie (à la veille d'un examen, au mariage) pour rencontrer un Dieu qui pardonne et qui protège. Le reste du temps, **Dieu n'existe pas**. Il est même rejeté : « s'il y avait un bon Dieu, il n'y aurait pas tant de misère ».

B - NOS LIENS D'ADULTES CROYANTS AVEC DES JEUNES.

S'ENFOUIR : « Les rejoindre nous bouscule, nous désinstalle continuellement. Nous le savons : marcher avec eux est pour nous à la source de beaucoup de questions ; quels domaines en nous sont perméables ou non ? Comment être pleinement solidaires de ce qu'ils vivent ? Jusqu'où aller avec eux sans être complices du fossé qui parfois se creuse avec les générations adultes ? Etre solidaires des jeunes, c'est s'exclure soi-même des groupes d'adultes » (1).

Certains, rares, s'enfouissent toute leur vie dans le monde des jeunes (un peu comme d'autres font l'option ouvrière) ; mais l'équilibre d'une vie adulte est alors difficile à trouver.

CREER DES ESPACES. Quelques-uns d'entre nous créent des « espaces de liberté » (surtout pour les 15-20 ans), c'est à dire des lieux où les jeunes peuvent se retrouver en groupe et avec d'autres groupes. C'est plus souple qu'un mouvement ou un parti ; ce n'est pas le « club des croyants » (l'Eglise) ; mais c'est quand même un endroit où les jeunes savent que les animateurs sont chrétiens, que c'est à cause de leur foi qu'ils ont créé ce lieu. L'esprit de la maison dépend des membres qui participent. Seulement, si l'espace devient une bombe (ce qui n'est pas rare), alors les adultes se réservent le droit de fermer avant l'explosion.

Où cela mène-t-il ? Personne ne peut le dire ; mais si la mayonnaise commence

à prendre dans une tel espace, il peut s'y ajouter aujourd'hui tant d'huile qu'on veut : ça prendra d'autant mieux. Il faut plutôt arrêter le déferlement qu'attirer le public.

LES MOUVEMENTS. A côté de cette gentille anarchie des regroupements de jeunes, les mouvements gardent encore leur place : action catholique, scoutisme, mouvements d'inspiration chrétienne se maintiennent en attendant peut-être de retrouver un jour une place importante d'une autre manière.

ET LA FOI ? Partout il reste difficile, voire impossible, de « transmettre la Foi » aux jeunes.

« Annoncer Jésus-Christ aux jeunes, c'est entrer dans leurs questions en faisant le plus possible abstraction de mes propres conditionnements. C'est aussi témoigner que ma Foi n'est pas une entrave à ma liberté... mais qu'elle est le lieu même de cette liberté, de cet épanouissement. Comment témoigner ? Très peu par la parole, mais beaucoup plus par le style de vie, la façon dont notre vie peut paraître attrayante, séduisante, heureuse au cœur même de ses exigences » (1).

A l'atelier animateurs-jeunes, il y a des éducateurs, deux veilleurs de nuits en foyers de jeunes travailleurs, des aumôniers, des prêtres en paroisse. Ces quelques collègues, après une première enquête déjà réalisée, proposent :

un FORUM - JEUNES

les 23 et 24 janvier 1983

à la MAISON DE FONTENAY

sur le thème : ATHEISME PRATIQUE ET DESIRS DES JEUNES

Il s'adresse aux adultes croyants à Jésus-Christ qui rencontrent des jeunes entre 15 et 25 ans.

En monde rural...

Le monde rural en France

Ce sont quelques millions de personnes travaillant en agriculture - soit environ 9 % de la population active - parmi lesquelles 450 000 ouvriers agricoles.

Ce sont aussi tous les autres qui vivent dans les villages et les bourgs-centres : ouvriers d'usine, artisans, commerçants... enfants, jeunes et anciens, résidents secondaires... sans oublier les techniciens agricoles qui parfois vivent en ville mais travaillent en rural...

Bref ! une population nombreuse très diversifiée, largement méconnue et en plein bouleversement. Ici, des pays meurent et se transforment en déserts.

Là, des zones se couvrent d'usines et de maisons neuves, véritables petites villes en pleine verdure.

« Un arbre qui tombe fait plus de bruit qu'une forêt qui pousse », dit un proverbe chinois.

Quelques amis qui vivent en rural parlent ici des arbres qu'ils entendent tomber et, peut-être, surtout des forêts qui poussent sans bruit.

Agriculture et paysans

Roger Lelièvre

Le monde paysan forme encore la plus grande partie de la population mondiale. Cependant, il se vide rapidement de ses forces vives sous les coups de l'industrialisation et de l'urbanisation. En Europe, il n'existe quasiment plus de sociétés paysannes. Si rien ne s'y oppose, le faible pourcentage d'agriculteurs, plus ou moins accentué, selon les pays, continuera de baisser jusqu'au seuil minimum qu'imposeront les lois du productivisme. Dans le Tiers monde, les paysans partent massivement parce qu'ils n'ont plus de terre ou parce qu'ils ne peuvent plus se nourrir..

D'où vient l'absurdité de ces tendances aux dimensions mondiales ? Roger Lelièvre, président de la FIMARC (Fédération internationale des mouvements d'adultes ruraux catholiques), faisait part de ses réflexions à ce sujet, lors de la rencontre nationale du CCFD, à Vichy.

Un cas-type

Que pouvons-nous prendre comme cas type ? Prenons celui, très classique, du producteur de lait.

Daniel a compris qu'il ne pouvait pas en rester à 2 000 ou 2 500 litres de lait de production par vache sans se condamner. Il a fallu passer à 3000 litres, puis à 4000 et plus. La modernisation a entraîné une profonde transformation du système d'alimentation : intensification fourragère, sélection des troupeaux, changement de race, au risque d'un appauvrissement du capital génétique,

agrandissement du troupeau, extension de la surface à la faveur du départ d'un voisin âgé sans succession dont il a pu acheter les terres.

Pour réaliser tout cela, il a fallu aussi changer ou améliorer les bâtiments. Cela représente de gros investissements. D'autant qu'il a fallu aussi acheter du matériel moderne car il n'est plus question de sortir de fumier à la fourche et à la brouette. Certes, Daniel, a trouvé de l'argent au Crédit agricole, la banque des agriculteurs et du monde rural,

comme chacun sait. Mais les annuités sont lourdes.

Des efforts de toutes natures ont dû être fournis : se former, apprendre la comptabilité, travailler avec les techniciens, se grouper... Au résultat, le niveau de vie de Daniel s'est amélioré. Mais qu'entend-on par niveau de vie ? Il faut distinguer. Le niveau de consommation ? Quel est, en effet, le paysan français qui n'ait pas de voiture, de télévision, de machine à laver le linge ? Il est vrai qu'ils sont encore très minoritaires ceux qui prennent des vacances chaque année. Justement, si l'on parlait en termes de qualité de vie, les journées interminables (les 35 heures ? Un rêve !), les nuits sans sommeil, les chiffres qui dansent dans la tête, les échéances qui approchent... Quelquefois, la dépression nerveuse. Le moindre incident climatique et c'est le drame.

Ce modèle a fonctionné sans trop de réticences de la part des agriculteurs. Avec du courage, avec du travail, avec une amélioration du savoir faire... Mais depuis 1973-74, la situation se détériore rapidement. Plusieurs crises se juxta-

posent : la flambée du prix du pétrole, des engrais, des aliments du bétail... Les charges s'alourdissent démesurément sans que le prix des produits vendus augmente en proportion.

En outre, Daniel commence à ne plus rien comprendre aux consignes qui lui parviennent de Paris ou de Bruxelles. Il fallait augmenter la production. Maintenant, on lui demande de la restreindre. On instaure une taxe (de « responsabilité ») sur les litres de lait produits. Au total, notre producteur de lait, non seulement n'a pas amélioré de façon durable sa situation, mais son avenir n'est pas assuré. Celui de ses enfants non plus.

La même « logique » s'applique partout. Par exemple au Tchad, où l'on pousse les paysans à ne plus produire du mil (qu'ils mangent) mais du coton (qui peut être vendu). Ou en Thaïlande, où des petits producteurs sont encouragés à laisser le riz (qui est leur nourriture) pour le manioc (qui vient nourrir les bêtes de nos pays). Et un peu partout dans le monde...

La nouvelle condition paysanne

La simple description des cas situés sur des continents différents nous permet de constater qu'il existe des points communs entre les uns et les autres. Il est intéressant de découvrir quelle est la nature profonde de ces liens.

On peut essayer de découvrir ces liens, en s'interrogeant sur le pourquoi de l'aggravation de la faim dans le monde. Les paysans ne sont-ils donc pas capables de nourrir l'humanité ? Tentons d'y répondre en essayant d'abord de voir ce qui se passe chez nous en matière d'agriculture.

Le mythe du progrès

A l'époque de mon adolescence et de ma prime jeunesse, dans les années 45-50, le mot « progrès » avait une résonance magique. L'idéologie du progrès entraînait rapidement des masses de paysans sur les voies de la modernisation. Il en a été ainsi en France, mais aussi en Belgique, en Allemagne, en Italie et ailleurs en Europe.

Dans cette lancée, on a énormément augmenté les volumes de production. Cependant, en même temps, la population agricole active diminuait : des

milliers de paysans prenaient le chemin de l'exode, happés par les besoins de l'industrie. D'une situation déficitaire en produits agricoles, la France est devenue excédentaire. Puis peu à peu, l'Europe croûlait sous le poids de ses stocks.

Les agriculteurs en sont arrivés à se spécialiser sur une ou deux spéculations. Les exploitations de polyculture traditionnelle n'existent plus qu'en petit nombre. L'agriculture s'est intégrée de plus en plus dans le circuit agro-alimentaire, avec toutes les dépendances qui en découlent. En effet, l'agriculture est devenue cliente de l'amont : les machines, les engrais, les aliments du bétail, les produits phytosanitaires, le machinisme agricole. D'autre part, elle est devenue fournisseur de matières premières pour l'industrie agro-alimentaire d'aval.

Résultat : pour répondre à cette nouvelle logique de production, les exploitations se sont concentrées ; mais, en même temps, le niveau d'endettement de l'agriculture s'est énormément élevé, nécessité par les besoins en investissements pour acheter du matériel, construire des bâtiments, etc.

Vingt ans de course à la productivité

Cette situation appelle des critiques. Tout en reconnaissant le rôle incontestable du niveau de consommation, il importe de mettre en avant un phénomène auquel on n'a pas tellement porté attention, mais qui existe depuis l'avènement de ce que l'on a appelé la Révolution verte : il s'agit de la détérioration des termes de l'échange agricole. Pour illustrer cela, il suffit de comparer le nombre de litres de lait nécessaires pour acheter un tracteur en 1960, 1970 et 1980 : le rapport ne cesse de se détériorer pour le paysan. En macro-économie, c'est exactement le même phénomène que l'on constate entre pays riches et pays pauvres. Les agriculteurs ont longtemps compensé ce phénomène par l'augmentation de la productivité et par l'augmentation de leur volume de production.

Il faut noter aussi, dans le bilan critique, l'accroissement des inégalités. Chacun sait, par exemple, que les productions animales ont été souvent défavorisées par rapport aux productions végétales. Il existe aussi des inégalités entre régions, entre agriculteurs... On a esti-

mé, il y a quelques années, que l'échelle des revenus en agriculture allait de 1 à 40.

Actuellement, beaucoup d'agriculteurs sont arrivés à un seuil. Ils ne peuvent plus gagner sur la productivité. Quand on arrive à 5000 litres de lait par vache, il est beaucoup plus difficile de gagner 150 litres supplémentaires que de les gagner quand on part à 2000 litres. De plus, les gains de productivité coûtent d'autant plus cher qu'ils arrivent à la crête.

Il faut bien reconnaître que certains se trouvent à l'aise dans cette compétition. Ils font partie des 10 à 15 % d'agriculteurs qui trouvent avantage à cette compétition. Par contre, 15 à 20 % se situent à l'autre extrémité, en marge. Entre les deux, la majorité de ceux qui ont, tant bien que mal, pris le train du progrès ; en s'endettant, en investissant toujours plus. Beaucoup d'entre eux sont en difficulté. On estime aujourd'hui à 40 000 le nombre d'agriculteurs qui sont en situation proche de la liquidation. Pour certains, cela aboutit à la faillite. Pour d'autres, cela entraîne une décapitalisation : ils vendent, par exemple de la terre, du bétail, du matériel... Ils

demandent des délais de paiement, des avances sur la paye du lait...

Construire sur d'autres bases

Tableau trop noir ? Plutôt une vision lucide sur ce qui se passe chez nous.

A côté de cela, il existe des réalités extrêmement positives. Il faudrait, par exemple, parler de tout l'immense effort coopératif qui se développe dans le Tiers Monde. De même chez nous, d'ailleurs, bien qu'il soit nécessaire d'analyser assez finement ce qu'est devenu le mouvement coopératif en France, avec toutes les nuances qu'il faudrait apporter dans le jugement.

...Un des paris à engager serait de miser sur l'auto-organisation collective. Ici ou là, dans le Tiers Monde, des paysans se rassemblent, se mettent à discuter de leur situation, de leurs problèmes et se posent la question : « Que pourrait-on faire par nous-mêmes pour les améliorer ? » Chaque fois que cela se produit, il est important de l'encourager...

En cela, le rôle de l'information est capital. Il est d'ailleurs souvent sous-estimé en milieu rural. Tout est à entreprendre pour que la conscientisation

s'étende. En toute modestie, c'est ce qu'essaie de faire, par exemple, la FIMARC. Au sein de ce mouvement international, des paysans se rencontrent et apportent les réalités prises en compte dans leur organisation ou dans leur mouvement. On partage, on s'interpelle pour mieux se comprendre.

En bref, on essaie de vivre la solidarité, cet autre mot-clé. Mais cette solidarité ne se construit pas facilement. Elle ne doit pas rester au stade sentimental. Elle ne doit pas être velléitaire. Bien sûr, on est tous frères, on travaille tous la terre, il faut s'entraider. Encore faut-il savoir quel type de solidarité il faut vivre en pratique afin que le monde change.

Cette solidarité, nous voulons la vivre aussi en Eglise. En FIMARC, nous pensons qu'il faut mettre en œuvre l'intelligence de notre foi. Nous avons à faire l'effort de compréhension et d'intériorisation du message évangélique au service d'un monde autre. Le monde est à refaire, c'est manifeste. Le monde crie vers le ciel, il n'est pas possible que Dieu veuille pour les hommes un monde comme celui-là.

« La colère de Dieu »

Il m'arrive d'imaginer la colère de Dieu : « Je vous ai donné cette terre, qu'en avez-vous fait, qu'en faites-vous ? » Cette colère de Dieu, nous la voyons se manifester assez souvent dans l'Ancien Testament. Il faut construire un monde autre. Oui, un « autre » monde, celui que nous devons faire et refaire par une pratique de l'engagement qui corresponde à l'annonce de la Bonne Nouvelle. Sur ce point, je fais mienne, sans aucune ambiguïté, la parole du synode des évêques, en 1971.

« Le combat pour la justice est une dimension constitutive de notre foi ». « Constitutive », voilà pour moi le mot-clé de la prédication de l'Évangile. Militer pour la justice, pour un monde autre, c'est de fait annoncer la Bonne Nouvelle...

Venons-en, en dernier lieu, à cette idée qui me tourmente et que j'ai du mal à définir tant elle est à la fois doute et inquiétude. Au cours des derniers 150 ans, l'évolution du monde occidental s'est appuyée sur un type de développement à base d'industrialisation qui s'est traduit, on le sait, par la marginalisation

des ruraux et des agriculteurs. L'Europe de l'Est, en définitive, a emprunté la même voie avec les mêmes effets. Ce modèle a été exporté partout dans le monde à la faveur de la colonisation. Il sévit toujours d'ailleurs, même si la plupart des anciens peuples colonisés ont acquis leur indépendance politique. Cette indépendance est pour eux un leurre : le colonialisme se perpétue par l'économie du marché.

et si on s'était radicalement trompé

Faisons le bilan : une croissance folle, un vaste gaspillage des ressources... Les hommes du monde riche ont un comportement de goinfres. Ils puisent inconsidérément dans les stocks d'énergie, de matières premières... Au point que si l'on continue dans ce sens, nous allons à l'impasse. Il n'est pas pensable d'organiser le monde entier sur ce modèle de développement, parce que toutes les ressources s'épuiseront très rapidement si les moyens ne sont pas pris pour mettre en œuvre des solutions plus économiques... Par ailleurs, il faudrait être aveugle pour ne pas en voir les conséquences sur l'environnement, la pollution, etc.

Devant l'implacabilité de ce constat, j'en arrive à me demander si notre monde ne s'est pas radicalement trompé en prenant le chemin de l'industrialisation et de l'urbanisation. Ne nous sommes-nous pas laissés prendre à un piège monstrueux ?

Les villes deviennent pour beaucoup des vastes concentrations où l'homme se perd, tandis que les campagnes se désertifient. Pour en sortir, ne nous faudrait-il pas revenir à une nouvelle ruralité ?

En réponse à cette question fondamen-

tales, on entend déjà beaucoup dire : « Habiter la terre d'une autre manière ». Cette revendication est peut-être une folie ; pourtant, elle n'a rien d'insensé : nous autres, ruraux, dans nos échanges avec les urbains qui fuient leur ville pendant les vacances, nous sentons bien leur fringale d'espace et de nature. Les 150 ans que nous venons de vivre n'ont-ils pas été une erreur monumentale, une erreur de choix de société ?

Extrait de
« FAIM et DEVELOPPEMENT »
Mars 82.

Regards sur le Maine-et-Loire

Un exploitant agricole

Pierre est exploitant, sur une ferme de dimension moyenne, en polyculture, y compris des cultures « spéciales » : asperges et tabac.

Il est propriétaire,, et ne se pose pas personnellement la question du foncier, tout en sachant son importance.

Voici son regard sur le présent et l'avenir de l'agriculture de sa région.

Quatre types d'Agricultures

Une agriculture « capitaliste »

Il y a en Maine-et-Loire quelques grosses sociétés, avec de la main-d'œuvre, pratiquant des productions spéciales : horticulture, arboriculture, champignons. Ces sociétés assurent elles-mêmes toute la chaîne : production, conditionnement et transformation, commercialisation.

L'extension de telles entreprises paraît limitée, en raison du coût de la main-d'œuvre, de la faible rentabilité des capitaux, et d'un certain rejet par le milieu.

Des agriculteurs en situation de faillite

Ce sont des paysans qui produisent peu, sont restés traditionnels, peu dynamiques. Leur situation est sans issue. Certains attendent la retraite, en pratiquant des solutions de dépannage. Par exemple : la femme prend un emploi, on élève des enfants de la D.D.A.S.S.

D'autres cherchent à devenir salariés. De toute façon, ils disparaîtront dans l'indifférence générale.

Ceux qu'on appelle les « modernisés »

Ce sont souvent les plus jeunes, qui ont

foncé dans l'agriculture moderne, avec des techniques de pointe et des investissements très lourds. Ils sont très endettés, et donc très vulnérables aux aléas climatiques et économiques.

Ils n'ont pas le droit d'être malades, ni de commettre une erreur technique.

Ils cherchent à s'agrandir, ils cherchent des productions nouvelles pour trouver la sécurité et un certain niveau de vie.

Ils ne maîtrisent plus le cercle vicieux. Certains sont en totale dépendance du Crédit Agricole, c'est lui qui décidera le jour de leur disparition. Il semble pourtant que le Crédit Agricole hésite à les laisser tomber, car ils représentent un certain type de développement.

Ces « modernisés » détiennent la plupart des responsabilités dans les organisations professionnelles.

Il y a un profond malaise entre ce type d'agriculteur, et les « semi-traditionnels », dont nous parlerons tout à l'heure. Deux exemples : ces modernisés s'opposent au ramassage du lait chez les petits producteurs, ils en estiment le coût trop élevé. D'autre part, ils « trusent », sur de grandes surfaces, les productions rentables, comme l'asperge ou le haricot de semence.

Les « semi-traditionnels »

Ce sont les plus nombreux. Ils ont refusé la spécialisation, sont très méfiants vis-à-vis des gros investissements. Ce sont les plus ouverts à l'utilisation en commun du matériel. Ils ont fait le choix des productions à base de main-d'œuvre, comme les légumes de plein champ, le tabac, les semences.

C'est dans cette couche qu'on rencontre les meilleurs comptes en banque, les plus indépendants sur le plan financier, et finalement les moins vulnérables aux aléas climatiques.

Ils sont habitués à travailler sans compter et à se serrer la ceinture.

Et pourtant ils sont très inquiets : la crise, depuis quelques années, les atteint de plein fouet.

Du fait de la mécanisation, les productions rentables leur échappent au bénéfice d'une autre agriculture. Ils sont concurrencés par d'autres régions de France et par les importations du tiers-monde.

Ils craignaient fort d'être sans relève, car les jeunes sont plus attirés par la mécanique et les gros tracteurs que par le travail à la pioche !

L'avenir

Les jeunes

Il y a ceux dont on vient de parler, mais il y en a d'autres, qui refusent la société de consommation et veulent vivre plus simplement. Mais pourront-ils échapper au cercle vicieux : endettement - boulot - agrandissement, sous peine de devenir des marginaux ?

L'agriculture de groupe

et en particulier les G.A.E.C. (groupements agricoles d'exploitation en commun).

Beaucoup de G.A.E.C. sont aujourd'hui en crise. Il y faudrait un autre état d'esprit, que nous devons à notre formation individualiste.

En réalité, ces G.A.E.C., dans leur majorité, permettent une association père-fils, et des cumuls déguisés.

Qui détient la clé de l'avenir de l'agriculture ?

Les paysans ? Certainement pas ! Et surtout pas les plus traditionnels, trop habitués à courber l'échine devant la fatalité. Ils n'ont pas les responsabilités, leur personnalité a été écrasée par les notables paternalistes.

Quant aux « modernisés », s'ils sont les moteurs du syndicalisme officiel, et capables de réactions violentes (barrages de routes, attaques de préfectures), ils manquent d'analyse politique et économique, et s'en tiennent à un libéralisme apprivoisé.

Le pouvoir politique ? Existe-t-il encore, face aux puissances d'argent ? (ceci était dit en janvier 1980)

L'agro-alimentaire et son compère, le Crédit Agricole ? Oui, ce sont eux qui ont le pouvoir économique, décident quoi produire, par qui et comment. Ce sont eux qui fixent les prix les plus bas, mettant en concurrence les paysans des différentes régions françaises, et aussi du tiers-monde.

Ils mettent en place une agriculture de plus en plus intégrée, productiviste, compétitive.

Combien, demain, seront encore « dans le train » ?

Ce qui précède est une expression qui date de deux ans. Je voudrais aujourd'hui (février 82) faire quelques mises au point :

Les effets de la crise économique se sont accentués, touchant tous les agriculteurs. Le revenu est en baisse pratique-

ment chez tous, et on trouve des situations de faillite dans toutes les catégories.

En même temps, le monde agricole est de plus en plus divers. Il n'y a plus seulement l'importance : gros et petits. Il faut maintenant tenir compte du « savoir-faire, savoir-s'organiser ». Et des diversités dans la possibilité d'auto-financement : comment comparer un paysan qui n'a plus d'emprunt et un autre qui a 80 000 francs de remboursement par an ?

Dans les réactions du milieu, il y a bien du négatif : sentiment d'insécurité, manque d'espérance, repli sur soi, manque de solidarité, accroissement du corporatisme (qui n'est pas le fait des seuls agriculteurs).

Mais aussi bien du positif. Par exemple

l'ouverture, le matériel en commun. Chez certains, la remise en cause de la productivité et de la course aux investissements. Un plus grand souci des problèmes du Tiers-Monde. Et des jeunes acceptent de s'installer beaucoup plus simplement, avec le minimum d'emprunts.

Même si le milieu agricole reste conservateur, le changement politique du printemps 81 a fait naître chez certains une espérance. Mais, un an après, c'est la déception : quelques mesures à court terme, mais surtout des discours, et des contradictions. Si, depuis 20 ans, nous étions sans politique agricole, on peut aujourd'hui se demander si la gauche en a une. Mais les agriculteurs ont-ils suffisamment investi dans les partis politiques ?

Ouvriers agricoles

Conducteur de tracteur (propos recueillis par C. Pichaud)

Louis GAUDIN est devenu ouvrier agricole grâce à un petit fait tout simple. Curé d'une petite paroisse rurale, il a eu un jour à aider un retraité agricole à faire des démarches administratives pour l'I.V.D. « Cela a créé, dit-il, une amitié avec cette famille ; j'étais, me semble-t-il, perçu autrement. Etant d'origine agricole, et aimant le travail de la terre, je me suis mis à penser au boulot... »

● Une vie d'isolement, de dépendance, mais aussi de lutte

Après plusieurs années de réflexion, il a décidé de devenir ouvrier agricole. « Quand j'ai voulu travailler dans une exploitation, dit-il, les gens croyaient que je cherchais un emploi de secrétaire. Pour eux, il était inconcevable qu'un prêtre s'abaisse à un travail manuel. Ouvrier agricole, ça ne faisait pas assez noble pour un curé ».

Travaillant d'abord à mi-temps, trois jours par semaine, il est à temps complet depuis 1972, conducteur de tracteur dans une grande exploitation céréalière. Dans l'immense plaine de la Brie, région de riche culture, les fermes sont grandes et cossues, mais les ou-

vriers agricoles (plus de 4 000) font maintenant figure de rescapés ; la mécanisation en a chassé un grand nombre qui sont allés grossir le prolétariat de l'agglomération parisienne toute proche. Louis vit donc à plein la vie des ouvriers agricoles. Vie *d'isolement*, car ils sont clairsemés et il faut faire beaucoup de chemin pour rencontrer d'autres copains. Et puis, dit-il, « tout seul, dans la plaine, surtout quand il y a du brouillard, on vit coupé du monde ».

Vie de *dépendance* aussi : « Autrefois, comme curé, j'avais un certain pouvoir. Maintenant, je fais ce qu'on me dit de faire ». Pour beaucoup d'ouvriers agricoles, cette dépendance est encore plus grande, parce qu'ils sont logés par le patron ; « Si on conteste quelque peu, on risque d'être mis à la porte et de se retrouver aussi sans logement ».

Découvrir - et vivre - de telles situations pourrait suffire à expliquer et justifier la présence de Louis parmi les ouvriers agricoles, sa solidarité, ses luttes avec eux. Vraiment, il y a bien des choses à changer dans les rapports entre les hommes. Souvent l'ouvrier agricole n'existe pas devant son employeur : il est tellement dépendant qu'il ne peut rien dire, rien faire. Alors « il faut *lutter*

ensemble, pour obtenir un rapport de forces qui nous mette à égalité avec nos employeurs ». Louis essaie de le réaliser avec d'autres par l'action professionnelle et syndicale, dans les commissions mixtes, partout.

Encore faut-il préciser la façon dont Louis prend part dans cette action collective : « *J'ai toujours refusé de prendre trop de responsabilités. J'ai préféré rencontrer souvent le camarade qui acceptait la responsabilité du syndicat et travailler avec lui, plutôt que de trop en faire personnellement, comme on aurait eu tendance à me le demander... Avec les camarades du syndicat, nous essayons que ce soit une équipe qui prépare les réunions et mène les débats. Ainsi, certains arrivent à s'exprimer en public ou dans des réunions plus restreintes. Le choix que j'ai fait, c'est : privilégier tout ce qui peut faciliter la promotion de l'homme, de préférence par l'action collective* ».

● **Tout est lié dans ma vie**

De plus la dépendance et l'écrasement des ouvriers agricoles posent à Louis la question essentielle de l'évangélisation : « Comment de telles personnes peuvent-

elles reconnaître le Dieu-Amour ? » Du coup, tout prend une autre profondeur. Etre ouvrier parmi les autres, mener avec eux telle ou telle action, ou simplement permettre à un gars peu bavard de s'exprimer, « n'est-ce pas déjà évangéliser ? », demande Louis. Et il ajoute : « Depuis deux ou trois ans, j'en arrive à dire que *tout est lié dans la vie*. Je me sens à la fois salarié agricole, habitant et solidaire d'un petit village, croyant, prêtre, ministre de l'Eglise. Et le fait du travail à temps plein, après plusieurs années de temps partiel et de prise en charge du territorial, ne me donne pas l'impression qu'en moi la dimension ecclésiale ait diminué. Au contraire !

Je vis à la fois en équipe et seul dans ma maison, dans cette petite commune où j'habite. J'y ai découvert ce que sont des relations humaines normales, d'inviter les voisins chez moi comme ils m'invitent chez eux. Prendre tous mes repas de midi dans un petit restaurant me donne aussi l'occasion de rencontrer bien des gens, et souvent les mêmes. Des dialogues vrais, après un certain temps, arrivent à s'établir.

Par toute cette vie partagée, je suis provoqué à parler, et même de Jésus-Christ.

Les gens me renvoient à l'évangile. Il m'arrive d'être amené à dire ma foi. Même si ce n'est pas toujours explicite, et si le nom de Dieu n'est pas toujours prononcé, je suis connu comme croyant et comme prêtre.

Deux exemples simplement : j'étais, avant la sépulture civile de quelqu'un que je connaissais, à la veillée, avec la famille et des amis. L'un d'eux m'a dit après : « Je n'ai jamais vécu une veillée d'une telle qualité religieuse ». Ou bien cette comparaison qui a été faite entre un aumônier de prison et moi « Cet aumônier ne parle guère de Dieu, mais il vit une amitié vraie avec nous. Louis, c'est pareil ! »

J'aurais ainsi beaucoup à dire sur mes relations de voisinage. Les uns et les autres, nous sommes à la fois très liés et très discrets.

On m'a demandé de me présenter comme candidat aux élections municipales ; je n'ai pas accepté, trop pris que je suis par le syndicat et d'autres engagements.

● En équipe, nous vivons l'Eglise ensemble

Nous vivons une vie d'équipe intense, et nous nous sentons tous co-responsables

d'une Eglise à mettre en œuvre ensemble. Nous n'avons pas voulu constituer d'un côté une équipe P.O., tandis que Jean serait responsable, seul, de la pastorale territoriale. Nous vivons donc en complémentarité, sans contradiction entre nous. Et si j'investis moins dans les actes du culte, il m'arrive d'y prendre part, par exemple en assumant la messe dominicale quand il arrive à Jean d'être absent. Autre exemples :

- le baptême d'un enfant handicapé s'est fait dans ma maison. Ce n'était pas un baptême clandestin. Pour qu'il apparaisse bien à la famille que nous étions absolument d'accord, Jean était présent.

- de même pour le mariage du fils d'un copain, salarié agricole, en dehors du secteur, nous nous sommes réparti les rôles, le curé du lieu et moi : il a béni le mariage, tandis que j'animais la liturgie de la parole.

Il faudrait ajouter bien d'autres liens d'Eglise : le C.M.R., les Frères Missionnaires des Campagnes, nos deux évêques avec qui prêtres, religieux et religieuses salariés en monde rural ont des rencontres régulières ; et bien sûr, les liens avec la Mission de France dans les ateliers de réflexion commune ».

En pays d'élevage

Ma région, aux confins du Poitou et du Limousin, est pauvre : terre d'élevage, de moutons surtout. Peu d'industries. Une syndicalisation très faible. Beaucoup d'ouvriers ont conservé un lopin de terre qui occupe leurs loisirs et complète les fins de mois, car les salaires sont très faibles. Une situation d'incroyance massive, marquée par le fait qu'on continue de poser des gestes religieux traditionnels...

Les étapes de mon itinéraire ? Voilà plus de quatorze ans que je suis dans ce Montmorillonnais où je suis arrivé comme vicaire en 1967. Un an après, nous démarrions une équipe et, en 1970, avec cette équipe, la décision a été prise de mon entrée au travail comme ouvrier agricole, deux jours par semaine, pour rendre l'Eglise plus proche de cette partie de la population. En 1975, j'investis davantage dans cette insertion professionnelle avec tout ce que cela comporte d'engagement militant. Mais en même temps mon projet est de chercher à éveiller puis à accompagner des groupes de chrétiens en Action Catholique.

Cette double préoccupation d'engagement professionnel et d'accompagnement de militants est peut-être ce qui

caractérise mon itinéraire. Ce n'est pas une situation toujours confortable. J'ai parfois le sentiment d'être une espèce de frontalier, continuellement tirailé par des solidarités diverses et quelquefois contradictoires.

Dans l'action syndicale, je suis gêné par le comportement de certains copains que je qualifierais presque de sectaires. Je refuse d'assimiler l'ensemble des paysans aux patrons agricoles auxquels je suis affronté, parce que je connais certains d'entre eux et je sais dans quelle détresse ils sont.

Dans l'accompagnement des Mouvements (une équipe C.M.R. Agricole et une équipe A.C.O.), je perçois le poids des mentalités rurales et de l'environnement qui rend l'engagement difficile pour beaucoup. Le Montmorillonnais n'a pas un caractère aussi typé que certaines régions comme le Limousin ou la Bretagne. C'est un coin de France où la terre est pauvre et nourrit mal son homme, bien qu'elle exige de lui plus de travail et d'investissements que dans d'autres régions. De plus, c'est le fief, depuis des siècles, des familles à particule qui ont exploité durement la population et ne lui ont pas permis de se

prendre en main. Ici, on est plutôt résigné devant ce qui paraît une évidence qu'on ne peut pas modifier : « Il y aura toujours des riches et des pauvres ». Quand on est entre gens de la même condition, on dira ce qu'on pense de ces « messieurs », mais dès qu'ils apparaissent *on enlève son chapeau et on courbe l'échine*.

Le taux de syndicalisation est par conséquent très faible en classe ouvrière, que ce soit chez les ouvriers agricoles, dans les entreprises ou dans l'artisanat. Ceux qui prennent des responsabilités sont pour la plupart venus d'ailleurs. Quand on a un problème important à résoudre, *on ira plutôt voir le député que le syndicat* : on a plus confiance dans le notable que dans l'action collective.

Dans ce contexte, j'essaie de « vivre-avec » les ouvriers agricoles et de militer au syndicat et à l'Union locale C.F. D.T. ainsi qu'au Parti socialiste. Mais je vis *une Eglise du silence*. J'essaie bien comme Jérémie de scruter les premiers signes du printemps sur les branches de l'amandier, mais ce printemps tarde à venir. Je dois reconnaître que c'est pour moi un sujet de purification permanente dans le sens où je dois peu à peu me

défaire de tous mes réflexes de prosélytisme. Je suis amené à prendre au sérieux la solidarité humaine en elle-même sans vouloir en faire un tremplin pour les copains. Ma tâche, c'est de défoncer le terrain, de le fumer au maximum et de semer ; mais il n'est pas en mon pouvoir de faire germer le grain.

Le service d'Eglise qui m'est demandé, c'est d'être là, préparer le chemin à travers le désert : je sais que *Dieu a un peuple à lui parmi cette classe ouvrière et paysanne* où je vis. Mais ils ne savent pas, mes frères, ou ils ne savent plus, ou ils n'ont pas envie ; ils pensent que l'Eglise n'est pas faite pour eux, elle s'est trop compromise avec les riches, dans le passé.

Quand Moïse a rejoint ses frères dans leur esclavage d'Egypte, ceux-ci ne savaient même pas qu'il leur était possible de vivre autre chose. Je suis de plus en plus convaincu que le premier pas de cette classe ouvrière vers une rencontre de Jésus-Christ, c'est la prise de conscience de ce qu'elle est et de ce dont elle est capable. La seule parole de Foi que je puisse partager pour l'instant, c'est cette conviction.

Abel Bousseau

Parmi les immigrés

En Vaucluse, selon les chiffres officiels, il y a plus de 5 000 ouvriers agricoles permanents et quelques 20 000 saisonniers... mais les chiffres officiels restent bien en-dessous de la réalité : nombreux sont les clandestins et le travail non déclaré ; on estime à près de 50 % le « travail au noir » en agriculture.

D'abord ouvriers

Nous n'aimons pas beaucoup qu'on nous qualifie de « ruraux » ou de prêtres « dans le rural », car *nos solidarités sont d'abord dans la vie ouvrière* et non à partir d'un secteur rural ? Nous sommes une équipe de prêtres-ouvriers présents en priorité au monde des ouvriers agricoles, permanents et saisonniers, dont la plupart, au moins 75 % des immigrés souvent marginalisés.

Mises à part les vendanges qui sont faites surtout par une majorité d'immigrés espagnols, les autres travaux de l'agriculture sont réalisés dans *de longues « saisons »* (taille de la vigne et des arbres, récolte des fruits et légumes) principalement par des Maghrébins : Marocains et Tunisiens.

Parmi des Maghrébins

Dès la mise en place du processus de régularisation des clandestins, la Préfecture du Vaucluse a enregistré 4 000 demandes, surtout de Marocains. Or, tous ne sont pas inscrits, ce qui prouve à quel point l'emploi des sans-papier était devenue habituelle, et aussi combien les maghrébins sont nombreux dans l'agriculture du sud-est. Le « *marché d'esclaves* » de Carpentras est connu depuis plus de 10 ans, ainsi que leurs logements à la Porte d'Orange où ils s'entassent et dorment jusque dans les escaliers. *Le racisme est courant* ; par exemple on ne peut compter, tant ils sont nombreux, les cafés qui refusent de servir les arabes. Des journaux, tel que « Le Méridional », entretiennent quotidiennement le racisme. Dans les petites villes, il est devenu impossible pour un Maghrebin d'obtenir un logement de la société H.L.M. ou de Vaucluse-logement, même dans les cités où il y a peu d'étrangers. Enfin, ils sont les premiers touchés par la mécanisation, qui fait des progrès rapides actuellement, et par la crise économique, ce qui les conduit de plus en plus au chômage ou à des

emplois de courte durée, et leurs enfants subissent encore plus que les autres le risque du chômage.

Nous savons que les travailleurs immigrés sont le Tiers-Monde parmi nous. S'ils sont là, chassés de leur pays par la misère, c'est en raison de la domination coloniale qu'ils ont subie et des inégalités actuelles dans les rapports économiques mondiaux. Nous avons conscience d'être dans une *société qui fabrique de plus en plus de pauvres et de marginaux*, et les immigrés sont les plus vulnérables. Le gouvernement laisse déjà entendre que beaucoup de ceux qui obtiennent une régularisation provisoire seront expulsés s'ils ne remplissent pas toutes les conditions exigées pour rester. Notre attitude et notre action dans ce contexte ne nous conduisent pas à créer quelque chose de plus, mais à participer au maximum à tout ce qui peut faire avancer les droits des immigrés et faire reculer l'injustice.

Bien entendu, c'est d'abord une réalité quotidienne à partir du travail, des relations de voisinage, des amitiés nouées. Il y a tout un volume d'*accueil*, de *partage*, de *recherches de solutions* avec beaucoup d'entre eux, qui serait long à

décrire. Dans la même ligne, il y a collaboration et réseaux d'amitié réalisés avec des amis français ou étrangers soucieux d'une société plus humaine pour les plus exploités.

C'est aussi inévitablement dans les syndicats où nous militons que nous participons à la lutte pour les immigrés et avec eux. C'est un combat permanent *défenses individuelles* (Tribunal de Prud'hommes, caisses d'assurances...) et *collectives* lors des conflits mais aussi pour les logements, l'amélioration des conventions collectives et des contrats. Il y a également tout un *travail permanent d'information et de formation*. Par la formation continue, nous avons aussi pu faire mettre en place de nombreux stages de préformation et des stages de formation dont les maghrébins en particulier ont pu profiter. Il nous arrive de participer à l'action d'associations de soutien aux immigrés ou à de petits groupes politiques réagissant à ces problèmes. Nous arrivons aussi à faire accepter que des maghrébins aient des postes de responsabilité dans les associations où nous en avons (ASAVPA par exemple) ; actuellement, nous menons un combat très dur en ce sens car les

« magouilles » sont fréquentes et ce sont les plus pauvres qui en sont les victimes.

Dernièrement (février 82), nous avons soutenu, dans les organisations dont nous faisons partie, des immigrés qui, pour obtenir la régularisation de leur situation, ont fait une *grève de la faim* dans une église d'Avignon. Grève longue et dure : 22 jours, pendant laquelle certains ont dû être hospitalisés. Action efficace puisque les 114 grévistes ont fini par obtenir gain de cause, et qui a surtout permis de mettre en évidence la situation précaire de 3 000 immigrés qui attendent encore pour la plupart que leur dossier soit étudié.

L'Evangile, l'Islam et l'Eglise

Dans tout cela, nous nous voulons témoins, souvent « anonymes », d'une foi en Jésus-Christ affrontée aux réalités de la vie ouvrière, où *l'Evangile nous impose de combattre avec nos frères* pour un monde nouveau.

Avec les Maghrébins, nous rencontrons l'Islam.

Nous avons été frappés par la réflexion des équipes du Maghreb : « C'est une perte de temps que de partir des ques-

tions religieuses, il faut d'abord avoir fait un *chemin ensemble*, sans éviter une interpellation qui vient ». Nous sommes de la même origine par la Bible : Abraham Isaac, Israël, la même lutte pour la justice, des pauvres, avec des exigences concrètes dans le Coran. Dans le dialogue avec les arabes, nous sommes souvent plus à l'aise, dans un air plus pur, sans calculs, ni arrière-pensées. Nous y sommes plus à l'aise qu'avec des travailleurs marqués par la religiosité du monde catholique. Chez les musulmans, il y a un souci plus concret pour les pauvres, pour la justice ; une solidarité plus active.

D'un côté nous regrettons leur Dieu tout puissant devant lequel on s'incline, alors que pour nous le Christ est d'abord Amour ; mais nous sommes de plus en plus sensibles au fait que *nous n'avons qu'une approche de ce qu'est Dieu*.

Nous sommes sur un chemin commun vers le vrai Dieu, revendication de dignité, révolte devant l'injustice, le manque de respect, le racisme, héritiers de la foi d'Abraham et de tous les prophètes.

Beaucoup ne nous connaissent pas comme prêtres, et c'est bien : nous sa-

vons que les milieux où nous vivons sont marqués par les compromissions de l'Eglise depuis des siècles, celle-ci rappelant à beaucoup un monde qu'ils refusent. Bien sûr, comme beaucoup d'organisations, elles est aussi trop à son propre service.

Il nous paraît essentiel de vivre la foi en Jésus-Christ avec le souci de construire une Eglise où les pauvres aient toute leur place. A l'origine, dans l'accueil des païens, l'Eglise ne serait jamais devenue l'Eglise, elle serait restée une secte juive. De même aujourd'hui, *sans les pauvres, l'Eglise n'est pas elle-même* ; elle n'est pas signe du Royaume.

Concrètement, dans le diocèse, nous sommes en lien avec les prêtres et religieuses qui ont fait un choix précis pour le mouvement ouvrier, avec des gens et des aumôniers de l'A.C.O., du C.M.R. et

du M.R.J.C., avec des prêtres et des laïcs espagnols qui viennent comme saisonniers aux vendanges, avec le groupe diocésain de pastorale des migrants qui prend parfois position et où la plupart s'efforce de conscientiser l'Eglise locale sur ces problèmes. Quelques chrétiens dans nos milieux de travail et chez des marginaux comptent aussi sur nous pour qu'ils puissent eux-mêmes ou leurs enfants se retrouver à part entière dans l'Eglise de Jésus.

Pour nous, il est évident qu'il faut que des prêtres soient présents dans ces milieux les plus défavorisés où l'Eglise apparaît comme un monde lointain, pour ne pas dire raciste et réactionnaire trop souvent, et nous voulons, même si c'est coûteux, préparer des voies « pour le changement » !

L'équipe du Vaucluse.

" Je voudrais que mon gosse nous ressemble "

Eugène Le Gal

Onze ans dans une petite ville de Touraine, quel chemin ! Quelle route longue, longue... faite de routine quotidienne, de partage, d'amitié, de moment de lutte et de communion profonde, de choix, d'affrontement violent, de remise en cause. C'est tout cela qui me revient à l'esprit quand je m'arrête.

Tout prend un sens dans le cheminement quotidien avec les travailleurs de ce pays, le partage des mêmes tâches, au jour le jour, accomplies ensemble, dans une monotonie désespérante, avec un échange qui tourne souvent autour de la pluie et du beau temps. Parfois aussi, nous parlons des conditions de travail qui nous accablent, des difficultés de la vie, de la vie de famille. Et puis, que de fois j'ai vu des hommes se lever pour dire : ça suffit ! et se syndiquer, manifester collectivement leur volonté de changement, faire grève, avec cette communion profonde qui n'a pas besoin de mots pour s'exprimer. Il faut bien alors donner le meilleur de soi-même et s'engager avec les copains, se mouiller.

Dans une petite ville, cela n'est pas facile : tout le monde se connaît plus ou moins, tous les courants d'opinion de la

société française y sont présents, les heurts sont inévitables, les affrontements surgissent. Malgré tout, comment ne pas aller jusqu'au bout du partage avec cette classe ouvrière rurale travaillant dans des petites entreprises (200 maximum) et qui est sur-exploitée ? Manque de tradition ouvrière, peur de se faire classer, mentalité individualiste, fatalisme, amélioration relative des conditions d'existence, petite taille des entreprises, tout concourt à faire de ces travailleurs des hommes soumis et dociles. Dans ces conditions, il est extrêmement difficile de trouver quelques militants qui maintiennent le flambeau. Tout est à recommencer à chaque explosion de ras le bol. Et dans bien des situations professionnelles, il n'y a qu'à subir.

Au cours de ces onze années, j'ai été amené à prendre des responsabilités syndicales, bien sûr, mais également politiques. Comment ne pas prendre tous les moyens pour lutter contre cet écrasement d'une classe ouvrière vivant dans ces conditions ? Et puis, à la demande pressante des copains, j'ai été élu au Conseil municipal : là aussi se joue une partie importante pour les conditions de

vie (prix des services, environnement social et culturel, etc.). Tel est mon combat quotidien pour que mes compagnons de travail aient une place d'homme dans la société. En même temps, j'ai conscience qu'à travers ces engagements je peux donner un témoignage de Jésus-Christ. Un copain m'a aidé à le découvrir. Nous avons ensemble contribué à faire naître un syndicat dans une entreprise ; nous avons mené la lutte lors d'une faillite. Un jour, il me sollicite pour baptiser son gosse et, comme je lui demandais pourquoi ce baptême, il me répond : « Tu sais, ce que nous avons fait ensemble... je voudrais que mon gosse nous ressemble ». Pressentiment que la foi, loin de démobiliser des réalités humaines, appelle à l'action et promet par là un type d'homme responsable et solidaire.

A mesure que se vivait ce compagnonnage, il m'a fallu relire l'Évangile et approfondir ma compréhension de Jésus-Christ. Mon expérience d'homme et de croyant s'éclairait peu à peu. Il me sem-

ble, de plus en plus, que c'est dans le coude à coude quotidien et en luttant avec ceux qui essaient de se libérer qu'on peut « être une parole » sur Jésus-Christ. Parole ambiguë bien sûr, comme toute parole, laissant à chacun sa lecture et sa liberté. Il faudra du temps, de la patience, des efforts pour donner un autre visage de Jésus-Christ et de l'Église que celui qui est encore si souvent véhiculé par les médias ou perçu localement.

En effet, dans cette Touraine où les mots comptent peu, seule la réalité s'impose. Depuis des siècles, les châtelains, les patrons, des hommes d'Église disaient de belles paroles ; l'exploitation et la misère étaient le lot quotidien de la population. Quel est le poids de l'action libératrice de quelques chrétiens dans un tel contexte ? Il en faudra des dépannages, des luttes avant de provoquer une ouverture : dans une fidélité tenace, dans l'invention permanente d'un agir s'inspirant de l'Évangile, on peut espérer dire, un jour, une parole sur Jésus-Christ.

Cheminements - Affrontements

Clément Pichaud

Le secteur de Beauvoir est bien rural, mais un rural qui a beaucoup changé. Les agriculteurs sont trois fois moins nombreux qu'il y a 20 ans, et les ouvriers deux fois plus nombreux. Actuellement, le nombre des ouvriers est plus du double de celui des agriculteurs.

L'élevage des huîtres

L'élevage des huîtres tient ici une grande place. Nous y sommes environ 500 salariés permanents. Les femmes sont payées au SMIC, même après 15 ou 30 ans de pratique, et beaucoup sont licenciées tous les étés pendant plusieurs mois, sans allocation chômage parce que considérées comme saisonnières. Quant aux hommes, les inscrits maritimes peuvent être licenciés au gré du patron, sans motif ni préavis, et eux non plus n'ont droit à aucune allocation chômage. Nous n'avons pas de convention collective.

Je travaille à mi-temps : en gros une semaine sur deux. Parce que ce rythme convient en ostréiculture : c'est seulement la moitié du temps que les marées sont assez fortes pour qu'on puisse travailler en mer, ce qui est l'essentiel du travail des hommes.

Je dispose donc de la moitié de mon temps pour autre chose : action syndicale (comme d'autres, je le fais essen-

tiellement le soir et le samedi), animation de l'équipe pastorale et du secteur, engagement dans les problèmes du tourisme sur la côte vendéenne, responsabilité dans la réflexion au service des équipes associées et de la Mission de France.

Neuf années de travail (avec trois licenciements) et trois années et demi d'action syndicale (beaucoup de bagarres locales) ont évidemment marqué ma façon de voir l'Eglise et de m'engager dans sa construction. En particulier, il m'a fallu longuement réaliser (pour mon compte) et convaincre (les autres : l'équipe et des gens) que mon travail aux huîtres et tous les engagements qui y sont liés, font tout à fait partie de ma responsabilité de prêtre. Chose peut-être particulièrement difficile quand on est venu comme curé et qu'on fait la reconversion sur place. Je crois pouvoir dire qu'il y a de plus en plus de gens (avant tout, des ouvriers et des pauvres) pour qui c'est très parlant et plein de sens de voir le curé exercer l'une des professions les plus dures et les plus méprisées du pays.

Un travail professionnel à mi-temps, le partage de vie et la cohabitation avec des copains « permanents » qui me comprennent et me soutiennent, me conduisent à ne pas survaloriser l'im-

portance ecclésiale de mon engagement dans l'ostréiculture, il est très important, mais il n'y a pas que cela. Avec les autres membres de l'équipe, je donne beaucoup d'importance et de temps à l'Action Catholique, à d'autres équipes assez semblables, et à promouvoir une prise en charge de l'avenir ecclésial du secteur par des laïcs. En tout cela, je m'attache surtout à deux critères : priorité à la Mission (et non au fonctionnement de l'appareil Eglise) et solidarité avec les pauvres.

La lutte des classes est un fait

En 1974, un patron ostréiculteur, chez qui je préparais une cérémonie d'accueil dans l'Eglise, me dit ceci :

« Je sais bien que j'exploite mes ouvriers : à la fin du mois, je me rends bien compte que j'en mets plus dans ma poche que dans la leur, et que ce n'est pas normal, mais c'est comme ça ! J'ai une affaire en main, je n'y ai aucun droit : ça me vient de mon père ; mais c'est comme ça ! Aux élections (1974) par conviction, j'aurais dû voter Mitterrand pour collaborer à changer ce monde injuste. Mais j'ai voté Giscard à cause de mon portefeuille. Je sais que je vis

à l'opposé de ce qu'il faudrait. Je pense qu'on ne peut pas être patron et chrétien ». Et il a ajouté : « Mais vous pensez bien que si un jour on se trouve face à face dans une réunion patrons-ouvriers, je ne vous parlerais pas comme je le fais là : je parlerais comme j'ai voté ». Je n'ai jamais pu oublier !

Cette éventualité s'est réalisée il y a 19 mois. Depuis trois ans, nous étions plusieurs syndiqués qui cherchions à conscientiser les autres salariés des huîtres et qui demandaient aux employeurs une rencontre en vue d'établir une convention collective. Ils ont enfin répondu, en nous convoquant le 28 avril 1981. Nous étions sept salariés (dont deux de l'U.D. - Union Départementale) ; de leur côté, ils étaient une quinzaine de patrons. Ils nous ont laissé parler pendant quelques minutes, puis ils nous ont accablés d'injures et d'accusations, refusant tout ce qui pouvait ressembler à un début d'accord pour discuter. Deux seulement ont semblé dire qu'il faudrait peut-être arriver à une Convention collective. Mais n'était-ce pas tactique ? En tout cas, les responsables syndicaux de l'U.D. ont été stupéfaits et écœurés : « On ne croyait

pas qu'il existait encore de tels patrons ! »

Ce même 28 avril, c'était la première rencontre de notre groupe Laïcs - Religieuses - Prêtres. Quand J.-L. et moi, nous avons un peu relaté l'événement, tous ont été surpris et choqués. Quelqu'un a conclu : « La lutte des classes est bien un fait... un fait énorme ! »

Connu comme prêtre, j'ai été particulièrement attaqué, ce 28 avril. J'ai été traumatisé pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Avec un peu de recul, cette réunion m'apparaît très profitable : elle a montré à quel point nos patrons tiennent à leurs intérêts et à leur pouvoir, de quoi ils sont capables pour sauver leurs prérogatives, et combien il est inévitable de passer par la lutte.

Les employeurs récusent l'action syndicale. Ils voudraient que « le » prêtre se consacre à « mettre la paix » ! C'est l'objectif eschatologique. En attendant, on n'arrivera pas, sans affrontements, à ce que les salariés soient pleinement traités en « partenaires ». Dans l'immédiat, je passe beaucoup de temps à aider les salariés à tirer sur la même corde, au lieu de lutter chacun pour soi ou de se tirer dans les pattes.

C'est seulement en équipe que nous pouvons jouer des rôles complémentaires vis-à-vis des divers partenaires sociaux. L'an dernier, au moment du départ de Michel (prêtre-ouvrier à plein temps), il avait été décidé que je chercherais à être plus présent à toutes les réalités ouvrières du secteur. Cela s'est fait par un engagement plus grand dans l'U.L. C.F.D.T. de Challans qui couvre quatre cantons.

De plus, je suis très marqué par le chômage. Depuis un an, je rencontre très souvent des chômeurs. Je vois ce que le chômage fait d'eux. Je les aide à chercher une embauche ; souvent en vain. Ces tous derniers jours, j'ai rencontré trois chômeurs de moins de 20 ans... Vivre ainsi presque quotidiennement, au contact des chômeurs, marque profondément !

Ma vie et ma foi sont de plus en plus polarisées par la solidarité avec les plus démunis et la lutte avec eux pour plus de justice. Mon souci constant depuis que je travaille : être attentif au petit, à l'exploité, à l'exclu ; le servir et lutter avec lui.

Je ne peux pas appeler Dieu : « Père » sans m'acharner à ce que soient traités

comme « frères » les exclus, les écrasés... Dans la personne et le message de Jésus, je suis particulièrement sensible à celui qui est venu inaugurer un nouveau style de relations entre les hommes, en renversant bien des choses : je préfère les béatitudes de Luc à celles de Mathieu .Et l'Eglise pour moi est loin de se limiter au groupe de ceux qui se reconnaissent et se disent chrétiens.

L'histoire de Marcel

Comment l'Eglise progresse (ou naît) dans ce secteur ? Grâce à quoi et malgré quoi ? Voici l'histoire d'un homme, d'un couple, d'une équipe. Ils m'ont marqué, depuis quelques années.

Marcel est un gars de la « zone », né à Montmartre. Son père était très engagé dans le P.C. Il n'est pas baptisé ; sa femme, Odile, est de la région de Cholet ; ses parents ont fait du CMR.

Abandonné par sa première femme, Marcel s'est engagé comme mercenaire : Vietnam, Biafra. Il s'est remarié et a divorcé. Il a travaillé dans la région parisienne, militant à la C.G.T. et au P.C. Odile, en 68, est partie vivre en Israël ; puis elle est revenue et a vécu comme elle pouvait. Ils se rencontrent pendant

une « saison » d'été, se mettent ensemble, et arrivent à Beauvoir.

J'apprends à les connaître en 73. Marcel est matelot. On fraternise comme copains de boulot.

En 77, ils se marient, civilement. On baptise leur fille Lucile, un baptême qui fut un vrai psycho-drame : on avait prévu une « cérémonie d'accueil », mais la belle-famille m'a forcé à faire couler l'eau.

Et ils me parlent de mariage religieux, Marcel ajoutant : « Je veux que tu me baptises ». Mais sa situation matrimoniale est si compliquée que les canonistes disent : impossible de baptiser ! Jusqu'au jour où quelqu'un pense que Marcel pourrait bénéficier du « privilège paulin » et que donc le baptême peut être envisagé. Solution qui nous fait hurler, mais on profite de la brèche ouverte.

Depuis l'été 80, Marcel est au chômage ; il n'a jamais touché aucune indemnité (c'est le cas, chez nous, de tous les matelots des petits bateaux, et des ouvriers ostréicoles qui relèvent du régime maritime). Il reste donc à la maison et garde les enfants. Odile, heureusement, a un travail de secrétaire.

Octobre 80 : première rencontre pour préparer le baptême, avec un copain communiste et un couple voisin : tous des ouvriers. Marcel insiste pour qu'on le baptise tout de suite. J'essaie d'expliquer qu'il vaut mieux prendre son temps. Son voisin le met dans l'embaras en lui disant : « Mais c'est quoi, pour toi, ta foi ? et Dieu ? » Et sa femme : « Tu en reviens toujours à Moïse et les autres. Tu est resté à la Bible, mais tu ne connais ni l'Évangile ni Jésus. En fin de compte, tu es prêt à être Juif, mais pas chrétien ! » Marcel insiste sur son désir du baptême et sur le fait que ça ne regarde que lui. Alors son copain communiste souligne l'aspect collectif : « Si tu entres dans l'Église, il faut que tu te prépares à y trouver de tout. Comme chez nous où tu trouves encore des vieux staliniens. Il faut prendre le temps de réfléchir ».

Un mois plus tard, il nous raconte des choses très intimes sur sa petite enfance et son premier mariage. Et il conclut : « Je n'avais encore jamais dit cela... Vous comprenez : pour moi, le baptême ce sera une vie nouvelle, pour liquider tout le passé ». Je souligne combien cette expression « vie nouvelle » convient

en effet. Mais le baptême n'a rien de magique : c'est à lui, Marcel, d'assumer son histoire.

Qui oublie les chômeurs oublie Dieu

Fin novembre, réunion avec leurs voisins, Sylvie qu'il a choisie comme « marraine » et qui est employée de bureau, et sa sœur Christine qui est au chômage, puis Patrick, un autre chômeur. Ainsi, sur huit personnes, il y a trois chômeurs. Pas étonnant que Marcel ait apprécié et affiché à la vue de tous, ce texte d'un pasteur protestant que je lui avait apporté un jour :

« Dieu habite parmi les plus humbles des hommes,
Il se tient à la porte avec les délinquants,
Il est parmi les malades,
Il fait la queue avec les chômeurs...

Il faut donc que celui qui voudrait rencontrer Dieu visite les cachots et l'hôpital avant d'aller à l'église. Qu'il vienne en aide au mendiant debout devant sa porte, avant de lire sa Bible. Sinon, il court le danger de voir Dieu, qui habite parmi les petits, s'en aller ailleurs.

En vérité, celui qui oublie les chômeurs, oublie Dieu ».

Sylvie et Christine sont croyantes. Mais, comme tous les autres du groupe, elles ne mettent jamais les pieds à l'église. A la fin de la réunion, Sylvie me demande de lui acheter une Bible. Je sens qu'on s'embarque dans l'inconnu.

Le 20 décembre 80, c'est la première étape du baptême (à la fois pour Marcel et leur seconde fille, Clotilde). Gilbert est là, chauffeur routier, chrétien de naissance, politiquement à droite mais que Marcel a choisi comme parrain « parce que le baptême, c'est pas une affaire de politique ». Il y a aussi Blandine, la femme de Gilbert, et quelques autres. Pour exprimer un peu le sens de son baptême, Marcel a choisi deux photos : une image de guerre, rappelant le mercenaire qu'il a été, et un paysage très paisible symbolisant « l'autre homme ». Et il a composé cette poésie :

*« Cette fleur du mal
qui me bouchait la vue.
Cette ronce qui me détournait
de ta route.
J'arrache la fleur.
Je marche sur la ronce.*

*Pour que je puisse vivre
de ta joie
et de ta bonté ».*

Marcel est toujours sans travail. Je vais souvent le voir. J'y trouve presque toujours du monde. La plupart du temps, ce sont d'autres chômeurs ou des gens en difficulté. Ils trouvent dans sa maison le gîte et le couvert, alors qu'Odile gagne peu et qu'ils ont des dettes. Je suis émerveillé.

Très différent de Marcel, je ne sais pas trop comment l'aider à découvrir et exprimer la foi. Un jour de janvier 81, je lui apporte le bouquin « Naître » de Jean Debruyne. Le lendemain, il me dit : « C'est le pied ! c'est le pied ! c'est devenu mon livre de chevet. Enfin quelqu'un qui exprime la vie et la foi comme je le sens ! »

Un jour d'avril, se trouve, là, un inconnu lui aussi non baptisé, et qui a bien des griefs. « L'Eglise a toujours été du côté des riches. Il est impossible de voir Dieu. Ça m'énerve. J'aime mieux avoir affaire à un chien ! » A la fin, quelqu'un me demande de lire un passage d'Evangile. Je choisis Mathieu 25 : le jugement dernier. On en retient ceci : « L'autre,

c'est Dieu à côté de moi ». Mais tous n'adhèrent pas à cette conviction. C'est normal.

Été 81, Marcel trouve un petit emploi : « videur dans une boîte de nuit ? Il démissionne du P.C., pour dire son désaccord sur la manière dont sont traités Fiszbin et ses amis. Il me tarabuste toujours : « Quand me baptises-tu ? »

Avec d'autres pour vivre l'évangile

Le problème : on ne voit pas dans quel groupe d'Eglise Marcel pourrait vivre sa foi. Un jour où je le lui expliquais, il m'a dit : « Mais mon baptême ne regarde que moi. Je me fous des autres ». A quoi j'ai répondu : « Au contraire : être baptisé, c'est se foutre avec d'autres pour vivre l'Evangile ». Rien n'est pour autant résolu.

J'en parle aux copains prêtres. Tous s'accordent à dire qu'ils ne voient pas de lien possible entre Marcel et les groupes paroissiaux. L'un d'eux suggère : « Il faudrait chercher du côté du C.M.R. ». Justement, début octobre, a lieu la fête départementale du C.M.R. J'invite Marcel et Odile, d'autant que le thème de la fête est le PARTAGE. Tous deux me

semblent vivre le partage à plein. Mais Marcel me répond qu'ils sont pris ce jour-là. Il accepte cependant après trois démarches de ma part. Il me dit alors que les excuses avancées étaient fausses. Au fond, il a une peur incroyable. Avec du recul, je le comprends bien.

Le matin de la fête, il tremble et transpire : il en est malade. De plus, en arrivant à cette journée, Marcel, Odile et moi, nous nous sentons plutôt mal habillés alors que les autres sont bien mis. Et puis Marcel porte une boucle d'oreille ; il n'est pas rasé... Il m'a expliqué par la suite : « J'ai fait exprès de rester comme je suis d'habitude : j'ai voulu voir s'ils étaient capables de m'accepter tel que je suis ». Essai concluant ! « Personne ne nous a regardé drôlement. C'est la première fois que je n'ai pas honte de ma sale gueule ! »

Pourtant, les chants du début de la rencontre ne lui ont pas plu : « On se serait cru dans une église. J'ai été à deux doigts de me barrer ! » Heureusement, très vite, on s'est retrouvé en petits groupes. Dans notre carrefour, on était une vingtaine d'ouvriers, dont deux chômeurs. On s'était mis à parler de la vie des chômeurs. Marcel cesse de trem-

bler et de transpirer. A ce moment là, il ose prendre la parole : « Avant d'être chômeur, j'étais plus égoïste. J'aurais facilement dit que les chômeurs étaient tous des professionnels. Maintenant, c'est autre chose. Je suis un peu père au foyer... Chez nous, les chômeurs viennent chialer. Avec eux, on partage tout : l'amitié, les repas, la garde des enfants... »

Dans la mise en commun, lui et Odile sont très frappés par certains faits rapportés par des agriculteurs et des artisans. Ils concluent : « On était tous là, différents. Mais on sentait des gens qui sont vrais. D'abord avec eux-mêmes. Ça, c'est la « chrétienté » (c'est sa propre expression) » ! J'ai voulu voir si c'était possible qu'il existe des chrétiens comme tu avais l'air de le dire. Etre chrétien comme ça, d'accord ! »

Dès le soir, en rentrant, Marcel dit : « Au fond, ce que les gens font en C.M.R., c'est ce qu'on fait depuis longtemps. Alors, tu me baptises, et puis on continue à se retrouver en équipe, comme

eux. Et puis, quand il y a d'autres rassemblements comme celui-là, tu nous fais signe... »

Le baptême a eu lieu le 5 décembre 81. On était une cinquantaine : notre équipe, des groupes catéchuméniaux de toute la Vendée, des chrétiens du secteur. Une fraternité et un partage extraordinaires. Dans l'entourage, des gens n'ont pas compris ou se sont indignés. Mais je retiendrai surtout que des « vieux chrétiens » ont été « réveillés ». En plein baptême, un homme a dit : « Ce baptême, il va m'obliger à revoir bien des choses ». Après, une femme a écrit : « Notre baptême à nous ne nous a rien coûté. Mais que faisons nous pour le vivre ? » Entre Marcel et d'autres, l'incompréhension ou l'agressivité ont fait place à l'émerveillement mutuel...

Ensemble, nous continuons à nous retrouver, à partager nos problèmes et nos actions d'ouvriers, à nous décarcasser pour des chômeurs, à réaliser des dépannages urgents, à parler de Jésus-Christ qui est vivant, et de l'Eglise qu'il faut sans cesse faire revivre.

Que sont mes amis devenus ?

Louis Duret

Le texte qui suit fut rédigé en septembre 79. L'auteur, un prêtre « Missionnaire de la Plaine », dialogue avec tous ses amis de travail, ses compagnons de lutte, qui peuplent sa mémoire. Depuis, bien des choses ont changé ... Le syndicat a presque disparu de l'entreprise, et Louis est parti. Il a trouvé du travail dans une autre entreprise de Travaux Publics ; mais, à peine un an plus tard, c'était le dépôt de bilan et le chômage. Puis il est embauché, pour trois mois, dans une multinationale, cela aussi, c'est le rural. Après trois contrats de trois mois, il est gardé définitivement. Et il n'a toujours pas trouvé trace d'action syndicale : « Que puis-je faire, dit-il, moi, l'un des milliers de salariés de cette multinationale, dispersés sur plusieurs continents, dont je ne connais l'existence que par la " belle " revue qui nous est distribuée par les employeurs ? ».

Toi, Claude, que j'avais déjà rencontré, en 1972 ou 1973, à un pèlerinage de Lourdes, et qui n'avais pas la chance d'avoir une famille et qui travaillais chez des agriculteurs qui ont su tirer parti de toi !

Rentré dans l'entreprise, tu as aussitôt reçu un surnom par les camarades. Tu n'étais peut-être pas très doué pour mener ton travail, mais une fois que tu y étais, tu en faisais bien autant qu'un autre. Qu'à cela ne tienne, avec la malveillance d'un chef, tu as reçu ta feuille de licenciement, et tu es parti, comme bien d'autres sans mot dire et sans que personne ne réagisse.

Déjà tu devais réagir contre la boisson et ta solitude pesante t'avait fait deman-

der à un organisme de mariages de te proposer celle que tu aurais pu aimer. Ce n'était pas « pour ce que vous pensez » comme tu disais, mais ton logeur qui se faisait tuteur en même temps a intercepté et détruit la lettre...

Après des mois de chômage, tu as été recueilli par une famille avec qui tu partageais le repas. Et maintenant, tu es parti dans un département voisin. Qu'es-tu devenu ?

Et toi Alain que tout le monde admirait quand tu travaillais avec ton tractopelle. Tu étais gentil et de bon service. Avec toi, le manœuvre dans la tranchée, était sûr de ne pas trop peiner.

Que tu étais heureux, le soir où tu es passé avec des copains alors que j'étais

accidenté ! Tu voulais à tout prix me dire : « J'ai ma carte du Syndicat » et tu me montrais le livret de classification des ouvriers du Bâtiment. Plusieurs avec toi, avaient pris leur carte. Eux aussi ont quitté l'entreprise. Toi, tu devais prendre le métier de plâtrier et travailler en association avec ton beau-frère. Mais lorsqu'il s'est agi de témoigner pour un camarade qui avait été lésé pour un travail dont il n'avait pas la qualification correspondante à ce travail, tu n'as pas hésité à le faire. Et toi Alain encore, qu'on surnommait VAN LOY, et que tout le monde aimait bien, à cause de ton franc parler et tes réponses directes ! Devant le patron, tu gardais la même attitude, et devant toi, il ne disait rien car tu en imposais par ton attitude et ton savoir de la mécanique.

Je n'oublierai jamais cette longue discussion avec toi, dans les premiers mois de mon embauche. Tu me questionnais : « Combien d'années d'études il faut pour être prêtre ? Pourquoi tu n'as pas demandé à être dans un bureau plutôt que sur les chantiers où tu peines beaucoup plus... ? » Et finalement, de toi-même, tu faisais cette déclaration :

« Ah, je comprends, c'est pour être avec les gars ».

Tu es parti, non sans avoir appuyé de tout ton poids la mise en route du mouvement ouvrier de l'entreprise surtout en ce jour de grève où de l'atelier tout le monde quasiment t'a suivi.

Tu es maintenant à ton compte dans ton petit atelier de mécanicien-auto et ton poste d'essence. Il t'a fallu calculer pour te mettre à ton compte.

Albert, tu étais déjà barré au départ de la vie par ton abandon à l'Assistance Publique. Tu avais acquis avec ton travail beaucoup d'assurance. Sur ta vieille pelle mécanique ruisselant d'huile, tu voulais malgré la longueur relative de son bras qui a menacé un jour de me broyer les deux jambes, en faire autant qu'avec une pelle plus moderne. C'est sur cette pelle que tu as attrapé ta « crève ». Est-ce le jour où tu as provoqué une explosion en détarrant un câble électrique haute tension dont « personne » ne connaissait l'existence ? Explosion qui devait projeter le chef d'équipe à plusieurs mètres, mettre le feu à la broussaille et entâmer l'acier du godet de ta pelle. Ou bien est-ce l'ardeur du soleil de l'été 76 qui, dans ta même pelle

mécanique a eu raison de toi, de ton cœur, de ton coronnaire qu'il a fallu opérer longuement avec beaucoup de soin mais qui t'a laissé la vie ? L'âge de la retraite n'était pourtant pas arrivé pour toi aussi.

Maintenant, tu dois rester à la maison en faisant bien attention de ne pas fatiguer ton cœur.

Camarades qui êtes partis

Et toi Robert que je considérais comme un frère aîné du travail. Que de fois j'ai admiré ton travail, ta droiture, ton courage. Il est vrai que lorsque l'on a abattu de grands arbres des forêts comme tu l'as fait, les avoir débardé de ton vieux tracteur forestier, ce genre de travail n'admet pas d'à peu-près ni de fantaisie. On admirait en toi la réflexion au cours du travail, qui allait jusqu'au parler tout seul à voix haute et qui te faisait tourner sans l'en rendre compte la casquette sur ton front.

La vie ne t'avait pas gâté puisque ta femme était morte à trente-cinq ans, laissant trois enfants en bas âge et maintenant tu vivais avec Jeannette qui avait un enfant de l'âge des tiens.

Tu étais conseiller dans ta commune. Tu avais déjà été membre de Commissions Paritaires en agriculture. Le 1^{er} jour où le Mouvement ouvrier s'est déclanché dans l'entreprise, tu étais là (avec Jeanne aux réunions avec les militants syndicalistes). Voisin de l'employeur, tu en savais trop, et tu aurais été parmi les plus actifs et efficaces dans la Section Syndicale. Pourquoi a-t-il fallu, qu'un accident stupide de la circulation te provoque cet accident qui devais entraîner ta mort quinze jours plus tard à Luçon en Vendée. A l'hôpital, tu m'as attendu... Tu comptais sur moi, comme moi aussi, je comptais sur toi, sur ton retour. Tu étais tellement précieux dans l'équipe des délégués. Nous allions vers la victoire, vers une libération, vers une union des travailleurs.

Pourquoi cet accident du Vendredi-Saint 1978 alors que tu partais pour quatre jours avec Jeanne à ta « propriété » sur la côte vendéenne ?

Toi Jean-Paul arrivé voici trois ans dans l'entreprise, tu ne faisais sûrement pas autant de bruit que ton gros camion porte-engins. Ton sourire et ta constante bonne humeur avaient raison de tous

les contre-temps, qui t'arrivaient à toi ou à d'autres. Elu délégué du personnel, tu as apporté ta note très spéciale, mais très réfléchie au cours des licenciements. Tu avais la volonté constante de garder le dialogue avec l'employeur et devant lui, tu ne pouvais pas tolérer les fautes des ouvriers. Violence des pacifiques ! L'employeur t'écoutait ; tu avais son audience. Que n'es-tu resté avec nous ? Ta maturité de trente-huit ans nous aurait aidé. L'amour d'une Nicole qui t'attendait depuis longtemps, en même temps qu'elle se donnait aux autres, t'a emmené vers Paris et c'est une vie à deux qui commençait pour toi. Un petit Nicolas vous est né voici quelques semaines.

Toi aussi, Roland, non pas aux premières places des grands engagés, mais aux arrières : tu as été fidèle dès les premiers jours à l'action ouvrière engagée. Tu comptais sur son aide, car tu avais des difficultés de santé, de déplacement. Tu savais des choses sur la vie personnelle de l'employeur. Tu as été parmi les douze à être licenciés pour soi-disant « cause économique » et comme tu étais malade, tu n'as pas eu la « chance »

d'être repris ensuite sous contrat comme les autres camarades.

Le marteau-piqueur t'avait rendu aphone, sourd et en partie aveugle. La médecine du travail a dû t'interdire tout instrument vibrant. Tu viens de terminer un stage de charpentier avec les compagnons du tour de France, mais ton nouveau patron habite loin. Tu n'as pas de voiture. Ta santé reste précaire. Pourtant tes cinq enfants comptent sur toi et la maison que tu espères bâtir.

Enfin toi Lulu, « ancien-ouvrier-agricole-célibataire », comme tant d'autres de l'entreprise, tu n'as pas voulu participer à l'action collective ouvrière. Tu affirmes pouvoir t'en tirer tout seul. Effectivement, tu y étais déjà parvenu, quand, à la suite d'un affrontement sur un chantier, le patron t'ayant signifié ton renvoi, tu avais obtenu en pleurant ta réintégration. Quant à nouveau, tu as reçu ta lettre de licenciement, tu as senti qu'il fallait se serrer les coudes et agir. Tu as alors pris ta carte syndicale. Avec l'ensemble de tes camarades, tu as été réintégré sous contrat. A ton troisième contrat, tu as dû partir et depuis deux mois tu es sans travail. Tu veux intenter une action en justice avec un

camarade dans le même cas... Toi non plus, tu ne peux pas tolérer l'injustice.

Camarades qui continuez

Jacques, tu es bien celui qui a été « cause de tous les maux » pour notre employeur. En effet, c'est parce que tu n'as pas voulu accepter ton licenciement que tu as pris contact avec des leaders CF DT qui t'ont aidé, t'appuyant dans ta démarche auprès de l'Inspecteur du Travail qui déclarant ton licenciement « abusif » t'a fait réintégrer aussitôt. En contre partie, le syndicat lançait sa campagne en vue du démarrage d'une section syndicale dans l'entreprise. Les raisons elles-mêmes de ce licenciement te semblaient injustes et effectivement elles l'étaient. Réintégré, tu as encore accepté de perdre ta qualification puisque aujourd'hui encore, tu es manoeuvre alors que tu avais été embauché comme chauffeur de camion, et conducteur d'engin en attendant. Je me souviens de ton premier jour de travail dans l'entreprise. Tes gestes incertains m'ont fait comprendre depuis, l'épreuve que tu avais vécue les années précédentes. Chauffeur-livreur dans une maison

de vins et boissons, tu n'avais pas supporté la fatigue et les ennuis causés par les diverses responsabilités de ce travail : chauffeur-livreur-manutentionnaire-caissier-comptable, et tu venais de subir huit mois de dépression nerveuse. L'injustice de ton licenciement t'a rendu subitement militant ouvrier, te portant sur la liste de Délégués du Personnel, et alors qu'au début vous étiez six, vers le milieu de l'année, tu te retrouvais tout seul et tu as tenu le coup, sous les risées, les insultes du patron. Maintenant, tu es sans responsabilité à cause d'une voix qui te manquait aux dernières élections, mais tu attends que d'autres responsabilités s'ouvrent à toi. J'ai été frappé par ton attention aux camarades les plus démunis et sans défense et tu disais : « qu'est-ce qu'on peut faire pour lui ? »

Pendant cette année de combat, tu as eu toujours l'appui de Françoise, ton épouse, mais pas la compréhension totale de tes parents avec qui tu vis. De ce combat, un troisième garçon t'est né, qui n'était pas désiré mais qui témoigne de ce besoin de tendresse que connaissent les militants ouvriers au cours de leur combat. Combien lâchent parce

que leurs épouses n'acceptent pas de tels engagements, et vice-versa ?

Et toi Francis, tu es bien le seul à avoir tenu bon depuis le départ ! Quand tu reconnais que c'est ton droit d'entreprendre telle action ou d'avoir telle position, alors rien ne te fait reculer. Tu savais que les retenues mensuelles sur ton salaire étaient causées par un accident de la route qui avait failli te coûter la vie il y a huit ans, mais vu que le tiers ayant causé l'accident n'avait pas été identifié, tu en étais pour tes frais. Quelle déception lorsque ton avocat t'a appris que ces retenues sur salaire n'étaient pas versées à la Caisse de Sécurité Sociale et s'élevaient à plusieurs millions d'anciens francs d'où la poursuite en justice de l'employeur.

Ta bonne mémoire nous rappelle constamment à la réalité de ce qui s'est dit dans les réunions de délégués avec l'employeur et si tes interventions ne sont pas nombreuses, elles sont judiciaires.

Et lui, le patron ?

Il est bien certain que notre employeur, patron d'une entreprise qui porte son nom et qui comptait quarante cinq ou-

vriers en 1978, et en même temps PDG d'une société absolument fusionnée avec son entreprise personnelle et qui comptait soixante quinze ouvriers, n'avait en opposition aucune organisation ouvrière. Un comité d'entreprise pourtant obligatoire par la loi, avait été savamment évité. Quand est née la Section Syndicale, on comprend son désir farouche d'étouffer par tous les moyens cet opposant à son pouvoir, cet ennemi n° 1 qui allait tout changer, tout faire sauter. « Si c'est que vous voulez détruire l'entreprise, alors dites-le ». A preuve aussi cette réflexion souvent entendue par les délégués du personnel : « Qui est-ce qui commande ici ? » ou encore : « Mais si vous êtes si malins, mettez-vous donc à votre compte et vous verrez si c'est si facile de diriger une entreprise ».

Dans les ouvriers, ce qui est combattu, ce n'est sans doute pas d'abord l'homme, mais cette puissance qu'il incarne en tant que syndiqué : « ce n'est pas à toi que j'en veux, mais à ta saloperie de syndicat qui amène le bordel dans l'entreprise ». Heureux pourtant l'ouvrier qui a trouvé dans le syndicat le moyen de se faire reconnaître et des

camarades capables de l'aider à réfléchir et à réagir. Vraiment, a-t-il d'autres moyens ? Et même le syndicat n'empêche pas qu'on vous houscule, qu'on vous maltraite, qu'on vous insulte, qu'on fasse pression jusqu'à ce que l'ouvrier épuisé, parte de lui-même, ne pouvant plus tenir. « Si je ne m'étais pas retenu, je crois que je l'aurais cogné ».

Les tentatives de division, d'opposition des gars les uns contre les autres, sont encore une preuve de cette volonté d'écrasement de toute action revendicative. Dans cet aspect, les élus du personnel sont évidemment les premiers visés. Mêmes intimidations deux années de suite. On isole l'un d'eux sur un chantier, seul ; on en éloigne un autre sur un chantier où il sera en déplacement toute la semaine. On impose à d'autres de se déplacer avec leurs voitures personnelles, sans rétribution.

Notre employeur, voulant asseoir et conforter son pouvoir et son autorité manifeste aussi des heures de bonté. Ça a été l'aide à certains :

- C'est Henri qui buvait et qui aurait été sans travail s'il avait été largué.

- C'est tel ou tel autre qui est facilement absent et pour lequel on ferme les yeux.

Prêt à écraser, mais aussi capable d'accueillir !

Qui pourra aller au-delà de l'écorce rugueuse, et atteindre le cœur ?

Et moi,

Ordonné prêtre en 1955, et envoyé en Mission dans le Berry en 1956, je n'ai vraiment pris conscience du fait ouvrier que vers 1968, au moment où, rencontrant quelques jeunes ouvriers en Action Catholique (M.R.J.C.) j'ai découvert que les ouvriers du rural étaient méconnus et leur existence peu prise en compte par l'Eglise.

Engagé au travail en septembre 1974, j'ai connu « le décapage de ma foi », avant de découvrir que le milieu nouveau qui, en même temps m'interrogeait, voire m'agressait, est devenu porteur de mon existence même par les énormes richesses humaines, spirituelles, voire évangéliques que je découvrais peu à peu, chez mes camarades de travail.

Je reconnais avoir reçu de grandes grâces pour mon service de prêtre-ouvrier, entr'autres, celle de ne pas décoller des gens, par le fait que, astreint aux conditions sévères du travailleur en T.P., je

ne peux pas me permettre de fantaisie. Sans doute, les ouvriers le reçoivent-ils ainsi, pour me demander tel ou tel service, informations, lettre à faire, car il est assez fréquent de rencontrer un travailleur qui ne sait pas lire, ni écrire... Une autre grâce, c'est de ne pas être seul : c'est l'équipe sacerdotale qui m'interroge constamment, c'est le service dominical paroissial, c'est la réflexion et le partage en équipe de chrétiens CMRO. C'est surtout la confrontation en équipes de P.O.

Un préliminaire me paraît capital dans ce que je vis et partage avec les travailleurs. D'une part, les travailleurs ne disposent que de très peu de mots pour s'exprimer. Il y a des exceptions certes, mais le langage employé alors est celui des militants. Il a trait aux situations concrètes, aux problèmes des travailleurs, aux luttes qu'ils doivent mener.

D'autre part, le monde ouvrier rural a accumulé une expérience humaine très riche ; beaucoup ont des connaissances humaines agricoles, et s'ils sont devenus des ouvriers par la force de l'exode ou des mutations, ils gardent un attachement très fort au terroir, et n'envient en rien ceux qui peuplent les villes. Cette

expérience renferme aussi des aspirations évangéliques qu'il faudrait décrypter et faire ressurgir.

Le travail manuel, c'est là où ils s'expriment, là où on peut découvrir leur propre identité. Seul souvent, ce travail manuel leur permet de *se dire*. Heureux celui qui peut communier aux joies qu'ils ont à entretenir chez eux leur maison, leur jardin, voire une vigne ou des lopins de terre permettant quelque élevage de moutons...

Souvent on m'a demandé si j'évangélisais et dans la bouche des chrétiens, des prêtres qui me le demandaient, cela voulais dire si je parlais de Dieu, si j'enseignais oralement mes camarades de travail.

Est-il possible de dire DIEU n'importe comment, n'importe quand, n'importe où, à n'importe qui, dans un monde qui n'est pas chrétien, ni « naturellement » religieux ? Il faut commencer par le commencement... Le grain semé en terre.

La plupart de mes camarades P.O. en sont arrivés à cette évidence : on ne peut pas dire DIEU. Bien sûr, il est toujours possible de répondre à des

questions, y compris religieuses, mais dire DIEU, c'est autre chose.

Lui-même n'a-t-il pas mis des siècles avant de se révéler et JESUS pour nous le faire connaître a attendu trente ans, s'adressant les trois dernières années de sa vie à des disciples qui pourtant, étaient tous déjà des juifs religieux.

La seule parole qui puisse exprimer quelque chose de Dieu et qui puisse être comprise de ceux qui ne le connaissent pas, c'est une vie partagée (1). A condition que les témoins mènent une existence réellement évangélique et en communion continue avec Dieu par la prière.

Peu à peu, les gens arrivent à percevoir quelque chose de ce qui anime la vie des chrétiens convaincus, leur référence à Dieu, même sans Le nommer. Question de durée ! Heureux aussi quand le témoignage ainsi donné, peut-être repéré chez un certain nombre de croyants, le témoin n'est plus tout seul à témoigner.

Le ministère qui m'apparaît m'avoir été confié, depuis qu'une décision a été pri-

(1) Cf. André Depierre : « L'Eglise des petites gens », LAC, N° 76.

se en début 1974 par l'équipe sacerdotale, la Communauté missionnaire de la Plaine en Berry à cette époque-là, les nombreux chrétiens de l'Indre auxquels ce projet a été soumis, ce ministère est bien surtout dans l'entreprise dans laquelle je travaille et les ouvriers nombreux de l'extérieur qui connaissent mon engagement.

Et si en fin de compte, j'ai pu aider avec des camarades de travail à faire changer des conditions de travail, à éveiller des consciences, à défendre des manœuvres, des opprimés, je crois fermement que le Royaume de Dieu est devenu plus proche des hommes. Le « délier sur la terre » (et donc le délier dans les cieux), ne s'applique sans doute pas seulement au fait de donner une absolution sacramentelle.

C'est Gaston qui m'a révélé cela un jour quand il m'a dit sur le ton d'une victoire : « Louis, aujourd'hui, je n'ai pas bu ». Et pour lui, c'était une victoire.

Les tentations

Elles sont nombreuses et se succèdent les unes après les autres.

- Le contact avec la réalité d'un travail dur a failli m'emporter à ses débuts,

jusqu'au moment où j'ai découvert mon rythme. Peut-être aussi, a-t-on voulu « m'essayer » !

- La tentation de « l'à quoi bon ». A quoi bon rester manœuvre, sans grandeur, sans influence ; celui qui est toujours à la peine et qui n'est pas reconnu ? Du piédestal de la promotion qu'on me proposait j'aurais pu agir davantage !

- Quand la bagarre a été engagée, provoquée par la naissance de la Section Syndicale, événement qui n'a laissé personne neutre, dans le conflit et ce qui a suivi jusqu'à présent ; tentation d'être le Moïse Libérateur, le Prophète répondant aux aspirations des travailleurs.

- Plus lancinante la tentation de croire que la Section Syndicale, c'est mon affaire, mon idéologie, ma religion.

- Tentation venant de l'extérieur, de la part de « chrétiens » exprimant : « nous ne comprenons pas qu'on fasse tant de misères à Monsieur M..., lui qui donne du travail à tant d'ouvriers ».

- Tentation venant de l'opinion publique exprimée par « CACAO », petit électricien de la région : « Vous en feriez autant que votre patron ? Montez donc une entreprise comme lui ». Et le même de continuer : « Vous feriez mieux d'être dans votre Eglise. Là, vous en dites des paroles en l'air, qui ne signifient rien ».

« Jésus savait ce qu'il y a dans l'humain ». C'est cette parole de Jean (II, 25) qui me servira de fil directeur. Car si Jésus « savait » ce qu'il y a dans l'humain, pour sa méditation devant le Père et par ses apprentissages terrestres, nous avons sans cesse besoin de le découvrir. Chacun à leur manière, les livres suivants favorisent cette découverte.

Histoire du cosmos et pré-histoire

1 - Ne pas manquer : « **Patience dans l'azur** » de Hubert Reeves (Le Seuil). Le sous-titre : **L'évolution cosmique** dit fort bien le contenu. Si nous pensions que l'évolution, c'était uniquement l'affaire de la Vie, aboutissant à l'humanité, détrompons-nous. Depuis **l'éclatement initial** (!) c'est l'Univers qui est en évolution, en expansion. La vie, les humains ont pour ainsi dire pris le relais et ce n'est pas fini.

On y apprend une foule de choses : il y a eu une première crise de l'énergie, auprès de laquelle la notre est ridicule : c'est alors que la « Nature » a inventé la Chlorophylle... Pourquoi la nuit est-elle noire ? - alors qu'il y a des millions de soleils ? Sachez que la terre n'en a plus guère que pour 5 milliards d'années à pouvoir compter sur l'aide de notre soleil... Avec des schémas, des photos, des tableaux, la science du Cosmos est mise à la portée de nos intelligences non spécialisées... Reste que ce livre pose - en s'en défendant - un énorme point d'interrogation. « L'univers nous dépasse incommensurablement ». Il est beaucoup question de la « nature » dans ces pages. J'avoue que je ne l'ai pas encore « rencontrée », malgré les écologistes... Nos interrogations humaines se nourrissent du concret : « obéissance au réel » disait quelqu'un que nous connaissons bien.

2 - « **Les racines du monde** » de A. Leroi-Gourhan (Belfond).

Ces entretiens avec le plus grand préhistorien français vivant nous fait toucher du doigt une autre vérité :

Les humains de Lascaux et des Eyzies sont nos contemporains... Bien plus : à mesure que nous découvrons leurs secrets, nous pouvons, un peu, découvrir ce que devrait être notre avenir. Pour nos ancêtres **activités artistiques et religieuses étaient une seule et même chose**. (Qu'en pensent A. Gence ou J. Rioussé ?). Pour ceux qui en douteraient, tachez de lire l'énorme travail de Leroi-Gourhan : « **Préhistoire de l'art occidental** » (Mazenod). C'est une révélation éblouissante. Malheureusement pour ceux qui ne disposent que du Smic des livres comme cela représentent une dépense peu ordinaire. L'auteur, devant le monde actuel est plutôt pessimiste ou plutôt interrogateur.

« Devant les résultats souvent décourageants de notre propre évolution, devant l'échec du contact entre notre civilisation et celle des grandes masses dont le développement était encore récemment étranger au notre, **on peut se demander s'il ne nous manque pas les instruments d'une compréhension authentique de la qualité humaine.** On peut se demander s'il n'est pas temps de prendre conscience du fait que les sciences humaines les plus gratuites seront considérées dans une génération comme celles qu'il aurait été le plus utile de développer ».

Pastorale, catéchèse, évangélisation

3 - **Sacrements, source de vie.** (Le Cerf) par Henri Denis, ce livre, quoiqu'il en paraisse, est bien proche des ouvrages précédents. Infatigable H Denis qui ne cesse de scruter ce que deviennent - ce que devraient devenir les sacrements, autant dire l'Eglise - dans notre monde actuel. Il a déjà publié : « Des sacrements et des hommes » (Chalet, 1975), « Les sacrements ont-ils un avenir ? » (Cerf, 1971). Il n'hésite pas à appeler un chat un chat, et à noter, avec joie, que le langage actuel de beaucoup de responsables a non seulement évolué, sur des questions aussi importantes que l'amour humain, ou le baptême des petits enfants ; mais qu'il s'est profondément transformé.

Les innombrables sessions qu'il anime, en étroit contact avec tous ceux qui sont passionnés de faire se rencontrer les hommes d'aujourd'hui et Jésus-Christ, lui inspirent une démarche pastorale dans laquelle il faudra bien entrer. Il s'agit tout simplement de retrouver la grande tradition **de l'initiation chrétienne** - ou, comme je le crois, du **catéchuménat**. Le dernier chapitre sur les « Assemblées dominicales en l'absence de prêtre » (quelle curieuse appellation !) est, à mon sens, capital. Si ces assemblées sont une **étape** : elles seront fructueuses. Si on les établit comme **un but** à atteindre, ce serait une catastrophe » en tout cas quelque chose qui n'aurait aucun fondement dans la grande tradition.

4 - « **L'Acte Catéchétique** » de Odile Dubuisson (Le Centurion).

Pour tous ceux qui font de la catéchèse (jeunes ou adultes, encore que le livre étudie surtout ce qui se passe au niveau enfants ou jeunes) ce livre est à rapprocher du précédent. Il est, au point de départ difficile : les termes techniques abondent et ne sont pas familiers à la plupart des catéchistes aux catéchèses de la base. Mais si l'on a le courage de « casser la coque » et d'enlever l'écorce, il reste un fruit savoureux, une démarche très enrichissante. Car, en définitive on retrouve, depuis la pré-histoire, **les grandes réalités humaines** : « **mort - vie - amour**. C'est sur ces points que les chrétiens affirment avoir une position originale et sur ces deux points seulement... En prenant position sur la mort et la vie, le chrétien affirme du même coup, qu'il appréhène

de toutes les grandes questions qui tissent son existence à la lumière de la mort et de la résurrection de Jésus et qu'elles s'en trouvent éclairées autrement ».

J'ajoute qu'O. Dubuisson dirige, chez Mame, la très belle collection « **Première Bibliothèque des Sciences Religieuses** ». Six titres ont paru, je soulignerai - en plus de celui qu'a déjà signalé la L.A.C. n° 92 - « Les Evangiles : quatre portraits de Jésus » et « Comme un soleil ardent » sur la mort et la résurrection. Le dernier concerne « La messe, repas d'Unité ». Il y a eu également un volumineux « Missionnaires et Mission à travers les âges » ainsi que sur « L'Eglise en France ». L'illustration est tout à fait remarquable. Le langage essaie de se mettre à la portée des jeunes : ce n'est pas toujours facile...

L'histoire...

5 - **L'Eglise dans l'Histoire des hommes** : de P. Christophe (Droguet et Ardant).

Avec « L'Histoire de l'Eglise par elle-même » (Fayard), ouvrage qui nous vient de l'Ecole de la Foi de Fribourg, je ne connais pas une meilleure « initiation à l'Histoire de l'Eglise et instrument de travail pour des études plus approfondies ». J'ai signalé du même auteur la passionnante étude : 1936 : les catholiques et le Front Populaire. Chaque chapitre forme un tout, et la présentation (tableaux, résumés dans les marges) est un modèle. L'ouvrage actuel s'arrête à la fin du grand schisme (1431). Evidemment, pour de tels ouvrages, on souhaiterait des illustrations choisies... Mais il y aurait le prix. Celui de ce volume, 80 F pour 600 pages, est vraiment très modeste, quand on compare avec d'autres éditeurs...

...et la prière

6 - Pierre Dabosville : « **Les événements et la prière** ». (C.L.D. 42, av. des Platanes, 37170 Chambray).

De celui qui fut un grand ami de la Mission, on a publié déjà : « Foi et culture dans l'Eglise d'Aujourd'hui ». Ce livre est fort différent. « On pourrait faire l'histoire de l'Eglise, dit l'introduction, par l'histoire de la Prière. Car si elle est l'âme de l'Eglise, elle est l'âme incarnée dans son corps ». Le P. Dabosville, responsable pendant 18 ans de la Paroisse Universitaire, livrait à ses auditeurs sa propre méditation, **à partir de la Parole de Dieu** sans aucune concession. « Le duel commence de la Parole et de la Vie, de la Parole et de cette immense, cruelle, tragique, heureuse, dérisoire, épuisante, passionnée, de cette histoire de l'homme. Et la Parole de Dieu, son verbe incarné, est ainsi livrée à l'épreuve de l' « Homme ». A tous ceux qui désirent une nourriture forte.

Jean Vinatier

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Il a dit : « J'ai pitié de cette foule »

J'aimerais revenir sur le livre de Pierre Gerbé et Yvan Daniel : Aujourd'hui la Mission de France, qui fut présenté par Félix Lacambre et analysé dans le numéro du 24 novembre par Jean Potin.

Ce qui m'a frappé, ce sont les témoignages « qui expriment le parti pris des prêtres désirant partager le destin des milieux réputés imperméables à la foi et à l'Eglise », selon l'expression d'un analyste d'un quotidien du soir.

Il s'agit, disent les auteurs, de rechercher « la fraternité avec les hommes les plus pauvres », de « rencontrer l'autre dans sa différence » car « l'Esprit appelle toujours à franchir les frontières des univers clos sur eux-mêmes », d'aller là « où vivent les hommes les plus démunis financièrement et culturellement, les hommes les moins considérés ». Ce sont là, est-il dit encore, « les provocations de notre temps ».

Ainsi nous sont décrits quelques-uns des mondes où vivent des hommes, appelés à recevoir la Bonne Nouvelle et à vivre la vie divine, mais qui sont à cent lieues de le savoir et même de pouvoir le savoir.

Il y a des chantiers de travaux publics, Babels où chacun est migrant, le français comme l'étranger. Plus largement, peut-on dire que « la classe ouvrière a changé », malgré les réformes et les lois sociales, malgré les percées du mouvement ouvrier ? N'est-elle pas toujours aussi « écrasée » ? Et s'il est des ouvriers qui se sont arrachés à cet écrasement par leur promotion individuelle, la question n'est-elle pas alors, pour l'apôtre, de se demander « de quelle catégorie de travailleurs il est, en fait, le plus proche » ? N'a-t-il pas à creuser plus profond, sous peine de « s'installer » dans un militantisme qui risque de faire de lui un accompagnateur des moins « paumés » parmi les pauvres ?

Il y a le monde rural, qui a connu des transformations sans précédent, dans « l'injustice d'un système qui n'intègre, dans son propre développement, que les régions qui lui sont immédiatement profitables et qui rejette les autres ». Tout pour la productivité et tant pis pour le paysan. Comment alors « négocier avec les instincts de mort qui parcourent nos pays » ?

Il y a le monde de la santé, l'hôpital-usine et, surtout, l'hôpital psychiatrique, « creux de misère où se retrouvent beaucoup de pauvres, de marginaux, d'exclus », souvent « révélateurs de l'inhumanité de la société ».

Il y a le monde du tourisme, « ses milieux artificiels où l'homme est défiguré », point de rencontre des fabuleusement riches et d'un personnel d'hommes et de femmes « qui prennent difficilement conscience de leur situation d'exploités et qui tendent plutôt à se déchirer pour recueillir quelques miettes du festin ».

Il y a le monde des bureaux et de l'informatique, où « la division du travail conduit de plus en plus à séparer ceux qui pensent et ceux qui exécutent » où « cadres et techniciens ne sont plus que des pions qui doivent manipuler d'autres pions ». Partout le travail est désacralisé. Un mot résume tout, c'est celui de frustration.

C'est dans tous ces mondes que la Mission cherche les chemins qui mènent à Jésus-Christ, ou ceux par lesquels Jésus-Christ pourrait se frayer un passage, en se demandant avec angoisse : « Sommes-nous crédibles par les plus pauvres ? »

Je n'en veux pas aux chrétiens qui ne font rien d'autres, dans leurs petits groupes ou dans leurs bulletins, que de discuter indéfiniment sur la liturgie ou de promouvoir des manifestations pieuses. Les missionnaires qui « marinent » dans les milieux que je viens d'évoquer ont fichtrement besoin qu'on les soutienne par la prière... et même

par la pénitence. A condition que ce soutien soit inspiré par un amour authentique de Dieu et des hommes, et non par la hargne et la grogne.

Mais combien je souhaiterais que ceux qui croient avoir les mains pures..., mais qui n'ont pas de mains (et s'ils en avaient, peut-être craindraient-ils de les salir) sachent un peu ce que c'est que se colleter avec une incroyance infiniment plus profonde aujourd'hui que celle d'hier. Qu'ils réfléchissent sur les conditions de vie, sur le climat psychologique de tous ces milieux que décrivent les responsables de la Mission de France. Qu'ils lisent au moins ce livre et qu'ils en aient « le cœur transpercé ». Et qu'au lieu de vitupérer ce qu'ils appellent les imprudences, les déviations ou les trahisons des missionnaires de chez nous (et il n'y a pas que les prêtres de la Mission qui sont dans le collimateur), ils se demandent s'ils auraient connu le Christ et gardé la foi au cas où leur naissance aurait fait d'eux des travailleurs en ces divers secteurs de l'activité humaine et ce qu'ils feraient maintenant si l'appel de Dieu les catapultait dans l'un ou l'autre de ces milieux.

Mais dans leurs « univers clos », savent-ils seulement que ces milieux existent ? S'ils l'ignorent, comment pourraient-ils être hantés par la détresse d'un Christ qui continue à pleurer sur ces foules dont il a compassion.

La Croix - 6 avril 1982
Jean Pihan

Un nouveau prélat à la Mission de France

Fontenay-sous-Bois, 24 avril 1982.

Roger Etchegaray, prélat de la Mission de France, nous quitte.

Grand merci et « longo maï » !

Albert Decourtray, archevêque de Lyon, le remplace.

Merci d'avoir accepté. Bonne arrivée !

Avec joie nous accueillons notre nouveau prélat.

Nous lui souhaitons de prendre toute sa place.

Qu'avec lui la Mission soit fidèle aux intuitions qui l'ont faite surgir il y a 40 ans !

Qu'avec lui elle sache répondre aux appels nouveaux d'un monde incertain et passionnant !

Qu'avec lui nous sachions ouvrir l'Eglise à celles et à ceux qui cherchent SENS à leur vie !

Qu'avec lui nous sachions assumer les heures difficiles, partager les aspirations et l'ESPERANCE qui nous font VIVRE !

Au revoir Roger,

Bonjour Albert !

Que l'ESPRIT nous dynamise
pour une ETAPE nouvelle de la MISSION.

L'équipe centrale.

Frères,

C'est donc fait ! Jean-Paul II vient de me nommer Prélat de la Mission de France. Pour la plupart d'entre vous, ce n'est pas une surprise. Le président de la Conférence épiscopale souhaitait voir confier la prélatrice de la Mission de France au vice-président et vous saviez que j'avais accepté sans hésiter cette éventualité. Pourquoi cet accord spontané ? D'abord pour les raisons pratiques mises en avant par J. VILNET sur l'avis de R. ETCHEGARAY. Dans la responsabilité de la « présidence » que nous devons nous partager, J. VILNET a pensé que la charge de prélat de la Mission de France serait portée plus aisément par le vice-président, moins encombré que le président par une quantité (inombrable !) de problèmes. Je m'en suis remis à lui, même si ma nomination à Lyon me semblait devoir compliquer un peu les choses, du moins pour la première année. De toutes façons je pensais que la présence à mes côtés de J. REMOND, évêque auxiliaire, faciliterait considérablement le travail !

J'avais une raison plus profonde et tout compte fait plus simple à donner mon acquiescement : j'aime la Mission de France et je crois qu'elle est, pour l'Eglise de notre pays, donc pour l'Eglise tout court, une chance considérable. Si, à ma place, je puis contribuer non seulement à authentifier cette chance mais à la faire valoir en assurant,

comme l'a fait mon prédécesseur R. ETCHEGARAY, le lien avec la Conférence épiscopale française et avec le Siège de Pierre, j'en serais heureux. Comment cela se ferait-il concrètement ? Je n'en sais rien. Mais j'ai confiance car je connais tout de même un peu et depuis longtemps votre projet et votre histoire. Pour toutes sortes de raisons personnelles et... ministérielles, je n'ai pas cessé de suivre, de loin le plus souvent, mais parfois de près, votre aventure spirituelle et missionnaire. C'est sur un fond de fraternité et d'action de grâces que j'aurai à remplir mon ministère auprès de vous et avec vous, y compris éventuellement sous son aspect le plus critique.

Puis-je vous dire d'abord qu'en lisant le beau livre de J. VINATIER sur le Cardinal LIENART, je n'ai presque rien appris ?... J'ai en effet bien connu le Cardinal LIENART qui fut pendant plus de quarante ans évêque ! Après sa démission, je l'ai souvent rencontré, surtout en août 1971 et 1972. Il me parlait très librement. Sa mémoire fidèle entretenue grâce à des notes soigneusement rédigées et rangées, lui permettait d'évoquer avec clarté et précision les événements dont il fut, pendant un demi-siècle, l'un des témoins les plus engagés.. Je puis attester que la Mission de France tenait dans sa pensée et dans son cœur d'apôtre une place privilégiée.

J'ai tenu à faire mémoire ici du Cardinal LIENART parce que la pensée de lui succéder comme Prélat de la Mission de France me cause une certaine émotion... en même temps qu'elle me stimule. Je l'ai dit

à R. ETCHEGARAY, que j'ai rencontré ces jours-ci à Marseille, et à J. VILNET. Tous deux s'en réjouissent, avec « un certain sourire », celui de l'amitié et, sans doute, de la lucidité...

Dans le diocèse de Lille, sous l'impulsion d'un évêque aussi « missionnaire » que le Cardinal LIENART, les séminaristes et les jeunes prêtres des années de guerre pris dans les remous et les drames de l'occupation nazie, beaucoup dans les camps de prisonniers, d'autres dans le maquis, d'autres dans les usines où ils étaient réquisitionnés, tous tendus vers un avenir neuf, ne pouvaient pas ne pas vibrer à ce qui leur apparaissait comme des appels et des... réponses de l'Eglise face à une situation sans précédent. « France, pays de mission ? » le livre de l'abbé GODIN, écrit à Lille, avait secoué et comme « électrisé » beaucoup d'entre nous. Oui, de toute évidence, il fallait remettre nos pas dans ceux de l'Apôtre Paul à Athènes, Corinthe et Rome ! Oui, il fallait que l'Eglise redevienne véritablement « missionnaire » en France !

Les mouvements d'Action Catholique en monde ouvrier, spécialement la JOC/F, avaient ouvert la voie. Mais d'autres chemins devaient s'y ajouter. On verrait plus tard comment ils pourraient se rejoindre ! Ainsi naquirent la Mission de Paris et la Mission de France, pour la joie ardente de beaucoup d'entre nous.

Quand vinrent les difficultés dont les plus anciens d'entre vous portent encore la brûlure, je n'avais guère contact avec la Mission de France proprement dite. Mais je

rencontrais néanmoins régulièrement les prêtres-ouvriers. Le Cardinal, qui les voyait assez souvent, avait souhaité qu'ils soient accompagnés par un ami « théologien ». Je rendis ce service pendant une dizaine d'années, dans un climat de foi, de fraternité et de vérité dont je reste profondément marqué...

C'est plus tard que me fut donnée l'occasion de connaître directement et d'une manière plus précise la Mission de France. En 1966, j'avais été nommé archidiacre de Roubaix-Tourcoing. Pas besoin de vous décrire cette agglomération de 400 000 habitants, massivement industrielle à prédominance textile. A Roubaix, la « mission ouvrière », lancée depuis trois ou quatre ans et organisée avec une grande rigueur permettait un sérieux travail apostolique axé sur le laïcat des mouvements d'Action Catholique spécialisée, en monde ouvrier.

Assez vite j'eus comme l'intuition que l'implantation d'une équipe de la Mission de France pourrait contribuer efficacement à l'effort de l'Eglise sur ce secteur. Il me semblait en tous cas, qu'il valait la peine d'étudier la question et, cela, en lien avec le projet, qui naissait alors de divers côtés, d'« associer », entre elles et avec la Mission, des équipes de paroisses et de secteurs dans une préoccupation de « première annonce de l'Evangile » ou « typiquement missionnaire ». Avec l'accord du Cardinal LIENART et de Mgr GAND, E. DESCHAMPS vint présenter le projet au Conseil épiscopal de Lille. Pour diverses raisons, ce projet ne put se réaliser à Roubaix, mais il me valut

d'être invité à faire partie de l'équipe appelée B.R.A., où je restai, malgré l'échec, comme représentant des diocèses « en recherche d'association ».

J'ai tenu à vous écrire tout cela pour que vous me connaissiez davantage sous l'angle de la relation avec la Mission de France. Les autres informations me concernant se trouvent dans la fiche « signalétique » reproduite par la presse chaque fois que je reçois une nomination nouvelle depuis 1971. Et vos amis lyonnais pourront renseigner ceux qui le désirent !

Cher amis, l'occasion me sera probablement donnée de vous tenir un jour des discours plus consistants ! Mais il me faudra commencer par écouter. J'ai l'intention de participer sans trop tarder à quelques séances de travail avec J. REMOND et l'équipe centrale. Je pense aussi faire connaissance avec quelques équipes de la Région Centre-Est. Cela demandera un certain temps car je viens d'arriver à Lyon. Je tiens à rencontrer le plus tôt possible chacun des mille prêtres avec qui j'aurai à travailler et mon calendrier a été chargé en conséquence jusqu'aux vacances. En octobre, je le réorganiserai en fonction de mes nouvelles responsabilités. Le tout sera de bien choisir les moments, les lieux, les interlocuteurs et de préparer le travail.

A travers l'apparente complexité des structures et des projets, je discerne finalement une réalité très simple, celle dont J. VILNET nous donnait une expression si heureuse dans son premier discours comme président de l'Assemblée Plénière : l'appel

de TROAS. La Mission de France est un ensemble de prêtres qui, ayant entendu l'appel des Macédoniens d'aujourd'hui... les rejoignent là où ils sont « du mouvement même dont le Christ par son Incarnation s'est lié aux conditions sociales et culturelles déterminées des hommes avec lesquels il a vécu » pour partager leur vie, leur destin, leur parole et avec le Peuple de Dieu visiblement ou invisiblement présent en ce lieu, faire de toute cette existence collective une offrande spirituelle, agréable au Père.

Je crois, et de plus en plus fortement au fur et à mesure que s'élargit mon expérience d'homme et de pasteur, que la véritable clé des problèmes innombrables posés aujourd'hui à la conscience apostolique de

l'Eglise se trouve dans la fidélité croyante aux Ecritures telles que le Concile nous aide à les lire dans l'Eglise de Dieu. Pour moi, cette fidélité est simple, infiniment simple. Autrement dit tout le contraire du simplisme. Simplicité de Thérèse de Lisieux, si proche de l'esprit des fondateurs de la Mission de France. Simplicité de Marie, combien présente à la prière de l'abbé GODIN (cf. biographie écrite par Mgr Glorieux). Et par dessus tout, tout à fait transcendante et tout à fait nôtre, simplicité de Celui qui EST, qui ETAIT, et qui VIENT...

Avec un grand désir de vous servir et ma profonde amitié.

A. Decourtray

Pâques à l'aube

Un souffle, un renouvellement, une expérience extraordinaire, des rencontres, à prolonger, un nouveau départ...

C'était Pâques à l'aube. En quatre endroits différents, cette année : Fontenay-sous-Bois, Arras, Moissac et Bourg-en-Bresse.

C'était à Pâques, ce moment privilégié des chrétiens. Ce moment où en trois jours tout se défait et tout se fait. Chemin d'Emmaüs de ceux qui savent et qui n'ont pas encore compris. Aube de Marie-Madeleine quand « chacun doit vivre dans l'insatisfaction de sa recherche ». Point de rencontre

de nos angoisses et de l'Espérance. Moment où nous ne sommes jamais si près de la mort et de la vie en même temps ; coincés entre la joie du Ressuscité et la souffrance des Passions qui se vivent à travers le monde.

Vivre la joie sans oublier la souffrance, voilà notre pari constant.

« Donner sa vie non point sa mort. Car au cours de nos élans maladroits, nous ne sommes menacés que d'une chose : de Résurrection ».

Jean-Claude Salot

Veilleurs... pour quelle aurore ?

(Fontenay)

Veiller
Veiller pour écouter
Ecouter le silence
Ecouter l'écho des cris d'homme dans la nuit
Ecouter et grandir avec ces cris-là.

Veiller et se laisser apprivoiser
Tous les cris ne sont pas identiques
Tous les sourires sont uniques
Ecouter et découvrir la différence
Le nouveau-né est premier né, unique

Veiller et se laisser apprivoiser
Tous les cris sont poignants

Tous les sourires donnent envie d'aimer
Ecouter dans le silence
Ecouter dans les douleurs de l'enfantement.
L'étoile brille dans la nuit

Veiller...
pour une aurore que nous préparons
et qui commence une brèche déjà ouverte.
Par cette veille nous entrons
participant activement - dans la dynamique
de la Résurrection ;
cette aurore sera un peu telle que nous la
préparons,
telle que nous commençons déjà à la vivre.

Au marché du ras-le-bol, l'espérance est gratuite (Arras)

Parmi des petites annonces humoristiques :

- Cherche virus, choléra pour solution démographique au sous-développement.
- Chômeur travaillant au noir et noir travaillant pour blanc cherchent amis pour faire de la peinture.
- Cherche rustines pour personne à plat.
- P.D.G. aux abois cherche grand jardin ou petit parc pour enterrer lingots.
- Cherche roses artificielles pour état de grâce durable.

deux se détachent et invitent à la fête.

- Echangerai panier de ras le bol contre fleur d'espérance.
- Occasion à saisir : Espérance à partager - Stock important - Tout doit disparaître.

(Tract d'invitation)

Du Nord et du Pas-de-Calais, d'Ardennes et de Champagne, de Lorraine et d'Alsace même, nous étions 130 à Arras.

Samedi soir et dimanche soir... double célébration, de la Mort et de la Vie, de nos Ras-le-bol et de nos Espérances, de la Tristesse et de la joie, du Dégoût et de l'Émerveillement, de la Morosité et de l'Exaltation, de la Lumière, de la Couleur, de la Vie.

Prends une part active au lever d'une aube nouvelle

(Moissac)

MEME SI le visage de l'amour est défiguré
au point de n'être souvent réduit qu'à
un simple plaisir des sens...

MEME SI l'ennui et le dégoût de vivre
tenaillent le cœur de l'homme en installant
dans son esprit un ardent besoin d'évasion
vers des paradis artificiels...

MEME SI tout est fait pour que l'homme
ne prenne pas ses responsabilités et que la
justice semble avoir perdu son cœur...

MEME SI les espaces de silence et de paix
sont envahis par le bruit et l'agitation
à tel point qu'il devient difficile de
s'habiter soi-même...

MEME SI toutes sortes de masques cachent
notre peur de la vérité et construisent
jour après jour une personnage encom-
brant...

MEME SI tout est récupéré et que les mots
deviennent trop courts pour dire ce
que l'on porte au fond de soi-même...

**Peut-être y a-t-il encore
quelque chemin à découvrir,
une chance à saisir,
une lumière quelque part,
Une TERRE A AIMER ?**

(tract d'invitation)

Dans les déserts du monde, un peuple se rassemble

(Bourg-en-Bresse)

A la suite du peuple de l'Exode, nous som-
mes aujourd'hui sur les chemins d'une er-
rance nouvelle. Point de sable, de dromadaire
dans notre désert, point d'exotisme de
pacotille à bon marché.

Notre désert n'est pas celui des grandes
immensités planes, c'est le désert vertical
des tours et des buildings. Foule nous
sommes, voyageurs maladroits, nous nous
cognons aux murs d'un monde étrange :

— murs de la solitude, murs du déracine-
ment,

— murs de l'exclusion, murs de la violence.
Nous avons fait, pour cette veillée de la
passion, le parcours de notre quotidien.
Chaque jour, à force de nous cogner contre
ces murs, nous nous retrouvons les uns et
les autres, étonnés d'avoir « la même chair
au bout des doigts ».

Désir-passion, car c'est bien de la passion
que nous avons parlé ce soir-là. Passion
de l'autre, des autres.

Passion de notre unité, de cette solidarité
qui en profondeur nous met en mouvement.
Et c'est ainsi, au cœur de nos errances que,
de foule, nous nous reconnaissons comme
peuple, peuple de la passion sur les traces
d'un qui a tant aimé les hommes, qu'il a
donné sa vie pour nous.

Donner sa vie et non point sa mort. Car
au cours de nos élans maladroits, nous ne
sommes menacés que d'une chose : de ré-
surrection.

La rencontre nationale des prêtres-ouvriers (Pentecôte 1982)

Pentecôte 82. J'ai participé à la rencontre nationale PO, pour la première fois : je n'ai donc pas d'élément de comparaison pour juger de l'évolution de notre collectif ; c'est un regard « à neuf » que j'essaierai de dire ici.

UN CREUSET

Il n'est pas indifférent de dire d'où j'étais monté à Melun : bien qu'étant de la région PO Provence-Côte d'Azur, je venais de passer plusieurs mois dans le Morbihan, et le dialogue instauré là-bas m'avait montré que des équipes PO pouvaient avoir une histoire et un environnement différents. Aussi ai-je été frappé, à Melun, par l'importance des appartenances régionales, et la diversité des sensibilités que cela peut produire. Pour ma part, j'ai trouvé que c'était une richesse.

La diversité venait aussi de nos « familles ecclésiales » : diocèses, fils de la Charité, mission ouvrière jésuite, Mission de France, etc., etc. Et puis bien sûr, elle venait de nos différents types de boulot, des manières de nous y situer, etc.

Cela laisse l'impression d'un creuset, où un alliage prend forme en confrontant les recherches de groupes différents, sans parler des rencontres individuelles. Pourtant, ce qui soude l'ensemble paraît encore plus fort, et j'en retiendrais surtout deux fac-

teurs : c'est d'abord toute l'expérience déjà accumulée par ce collectif, celle même qui a transformé les bonhommes, et qui permet un autre regard... Nous ne sommes plus devant une Eglise qui se penche et se tourne, toujours de l'extérieur, vers la classe ouvrière. Bien plus, depuis la classe ouvrière, nous regardons l'Eglise avec les yeux des copains de chaque jour. Une fois passés de « l'autre côté » du mur, sans se renier, on se surprend de temps en temps à regarder avec étonnement ceux restés dans le giron.

Ce regard, cette condition partagée, ces rapports silencieux de travail deviennent le matériau pour faire naître l'Eglise, et d'abord pour dire l'Évangile. « N'avoir que ces choses bien humaines pour parler de la mission ».

Le second facteur, ce serait en effet ce que le père Augros appelait l'« obéissance au réel ». Le travail manuel par exemple, avec toute l'ambiguïté qu'on lui a reconnue à Melun (réalisation de soi-aliénation), nous fait faire l'expérience de notre corps, de nos limites : il nous fait devenir témoins d'une chose : l'homme a besoin d'être reconnu dans sa totalité, et sa chair est précieuse. De même, majoritairement, un certain mode d'habitat fait partager avec tant de familles ouvrières ce que c'est que rechercher un logement, en payer le loyer, s'acquitter de tâches ménagères, accueillir

chez soi. Cette vie quotidienne se sentait à la rencontre nationale. Elle joue en faveur d'une sécularisation des prêtres, dont l'originalité n'est plus à chercher d'abord dans un « faire », dans une activité à part. C'est une chance pour tous.

DES QUESTIONS SANS REPONSES

Cette chance comporte un risque : ne pas chercher de nouveaux points de repère objectifs dans notre mission, et notre ministère. Cela arrive... et il est un peu lourd d'affirmer, dans une rencontre nationale PO, que les mots « ministère » et « sacerdoce » sont démodés et que seul compte « construire le monde » ! Ne faut-il pas faire jouer un minimum de discernement pour comprendre en quoi « construire le monde » prend du sens selon que l'on est PO, ou bien militant d'action catholique, ou diacre permanent, ou non-croyant ? Ce sont ces rapports de différence qui nous intéressent, et qui donnent sens à nos recherches.

Du coup, après Pentecôte 82, je me pose une autre question : de quels moyens de discernement disposons-nous ? J'ai eu l'impression que beaucoup de copains, souvent malgré eux, souffraient d'un manque de moyen de réflexion. Certaines régions ont exprimé leur désir de se les procurer ; d'autres ont réalisé déjà un important travail de préparation à la rencontre de Melun. Il reste que certains copains PO semblent bien isolés pour « embrayer » sur un travail collectif de réflexion. Les raisons sont diverses. Mais on peut aussi se demander, quant à l'attitude générale de l'Eglise : quel-

le volonté missionnaire anime cette Eglise ? Quelle audace y met-elle ? Quels moyens se donne-t-elle ?

Troisième remarque quant à la rencontre : comment, dans la vie du (des) collectif (s) PO, la prière peut-elle prendre toute sa place ?, sa vraie place. Je me dis qu'elle est un temps, et un lieu, qu'on pourrait davantage reconnaître comme point de repère objectif de notre mission : accueillir d'abord ce qui la fonde, l'initiative de Jésus Christ. Pourquoi donc ne pas mettre vraiment en œuvre les moyens que nous avons - y compris artistiques ! - pour donner de la « gueule » à nos célébrations, et du silence à nos prières, avec moins de texte et plus de symbole.

DE VRAIES QUESTIONS EN CHANTIER

Ces trois séries de questions voulaient dire ce qui m'a plutôt déçu à Melun. Voici par contre trois « chantier » qui m'ont semblé être attaqués avec plus d'entrain.

J'ai trouvé que c'était une richesse du collectif PO que d'y confronter, à cause d'une foi en Jésus Christ, nos différences d'analyses politiques et syndicales ; de découvrir, au cours de cette recherche exigeante, que « nous n'avons pas le droit d'appeler Jésus Christ à la rescousse de nos stratégies » ; que « la volonté de faire Eglise, c'est d'abord un acte de foi. Aussi, nous en sommes à donner un autre sens à l'unité, qui ne court-circuite pas la réalité des affrontements ».

De même, « quelle Eglise pour les travailleurs ». Là aussi, le chantier était ou-

vert. En fait, un certain nombre ont déjà d'autres responsabilités d'Eglise que la seule présence au boulot. Les témoins avec l'Eglise déjà rassemblée existent, usantes parfois, mais elles n'en sont pas moins vécues sans détour par un certain nombre. En même temps, il y a ici et là la volonté de rendre visible une Eglise telle qu'on l'attend en classe ouvrière, avec pour fondations la fidélité, la durée, et le lien établi par les travailleurs entre différents PO rencontrés, différents types et collectifs de chrétiens. Cette Eglise naissante voudrait dire en quelque sorte : « Venez et voyez ».

Et puis... si on allait l'oublier, la rencontre de Pentecôte a rappelé que la militance, si importante soit-elle, ne dit pas le tout de nos vies. Chacun d'entre nous, quelle que soit sa situation, est traversé par une dimension affective et sexuelle et est obligé d'y donner réponse. Il n'y a en cela rien de spécifique au collectif PO ! Mais il y a entre PO

une manière d'accueillir ce questionnement avec une certaine sérénité qui permet à chacun de redécouvrir qu'il a vocation d'aimer et d'être aimé : l'amour n'est pas un mot au milieu d'une encyclique. Le Dieu de Jésus Christ est aussi Dieu de tendresse. Cela pourrait bien être également un lieu actuel de l'intelligence de la foi.

Autant de chantier à poursuivre ! Décidément, le ministère PO est tout neuf encore, même si les cheveux blancs étaient majoritaires, c'est vrai, à Melun. Parce qu'il se cherche encore, il risque parfois de tomber dans l'introspection permanente, ou d'être mal compris. Mais il se cherche avec tous ceux et celles pour qui il représente une espérance, et la question me semble être plutôt : quels moyens de discernement et de réflexion nous donnons-nous pour que l'avenir tienne toutes les promesses actuelles ?

Hervé Bienfait,